

L'ARCHE *Editeur*

Thomas BRASCH

Rotter

Traduit par
Jean-François POIRIER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

L'ARCHE
86, RUE BONAPARTE
75006 PARIS - 354.54.99
R.C. PARIS B 572 127 009

ROTTER

de Thomas Brasch
texte français de
Jean-François Poirier

PERSONNAGES

Les Vieux Enfants - 12 esprits	Koslowski
Rotter	La secrétaire
Le boucher	Hagen
Le client	Härtel
Lackner	Krüger
Stridde	Bertin
Ehm	1er travailleur
Rotmaler	2ème travailleur
Le policier	3ème travailleur
Elisabeth	1er monteur
Becker	2ème monteur
Kloppenburg	3ème monteur
Le capitaine	1er piquet de grève
Madame Rotter	2ème piquet de grève
Monsieur Rotter	1er policier
Maschke	2ème policier
Klinker	Le prêtre
Melle Berthold	1er philosophe
Grabow	2ème philosophe
Tetzner	Soldats
Kutz	Membres de la commission
Dehler	économique

PROLOGUE : LE BAL DES PEUPLES

Terrain de jeu. Petite musique de nuit. Entrée des Vieux Enfants avec un gros ballon. Les pays sont indiqués sur leur maillot : ALLEMAGNE, ANGLETERRE, FRANCE, RUSSIE, POLOGNE, HOLLANDE, BELGIQUE, LUXEMBOURG, ITALIE, ESPAGNE, AUTRICHE, SUISSE. Ils se saluent les uns les autres sans un mot et ensuite prennent leur place : cinq dans chacun des deux camps et un derrière chacune des lignes extérieures de l'équipe adverse. Le jeu commence. Quand un joueur est touché, il tombe sur le sol / la musique s'interrompt / il est porté sur la touche de jeu / une voix de femme dans le haut-parleur : KARL, plus tard une voix d'homme, militairement : ROTTER KARL, plus tard une voix de jeune fille, affectueusement : KARL, plus tard une voix de fonctionnaire : KARL ROTTER et ainsi de suite. Les Vieux Enfants n'y font pas attention. Ils continuent à jouer jusqu'à ce qu'il ne reste que l'ALLEMAGNE et l'ITALIE. L'ALLEMAGNE gagne et marche triomphalement sur les ~~morts~~ ^{"MORTS"} tandis que les voix se confondent dans le haut-parleur. L'ALLEMAGNE lance un gigantesque ballon en l'air, le ballon l'atteint quand il redescend. L'Allemagne s'effondre. La musique s'arrête.

LE NOUVEAU CATON

Boucherie. Rotter découpant un cochon, boucher, client

ROTTER : Chère mère, je vais bien : dix heures par jour jusqu'au coude dans le bétail et la nuit des truies mortes dansent la rumba en rêve.

(il danse et chante)

Viande de première qualité : morceau de côte, morceau d'échine, jambon

Viande de deuxième qualité : morceau de poitrine et collet

Viande de troisième qualité : le ventre

Viande de quatrième qualité : crâne et jambe.

"Qui peut quelque chose, sera quelque chose." (il rit)

"Travail manuel est mine d'or." (il rit)

"L'homme ne vit que de lard seulement." (il rit)

"On n'a rien sans peine." -

Et à quarante ans un vieillard

avec la main qui tremble et du sang tiède -
cher père je vais bien.

LE BOUCHER : Rotter, que ça saute, un client attend ici que tu aies enfin fini avec ton animal.

ROTTER : La profession forme particulièrement l'homme dans son for intérieur. Olé.

(lève les boyaux en l'air, continue à travailler.)

LE BOUCHER : (au client)

Le père un homme travailleur. Le fils,

à seize ans, un cl^won~~e~~ philosophique.

Je dis : ce pays décline davantage d'une génération
à l'autre,

les jeunes gens, seulement après le travail ils de-
viennent alertes -

au clair de lune, on les voit ouvrir leur gueule
et lancer des grandes paroles à la cantonade.

LE CLIENT : Il n'y a plus d'ordre dans la république :
secouée par la fièvre, la politique.

Des gouvernements viennent, on les entend à peine,
des gouvernements tombent comme des prunes d'un arbre.

Le chaos dans l'éducation et l'industrie -
les prix mettent le petit sur les genoux.

Des promesses électorales foulées aux pieds dans la
boue,

dans les rues, les prolos se battent.

Les curetons se contorsionnent dans les chaires,
mais déjà des hommes en armes sont tapis dans les
caves.

La question se pose : quel parti mettra fin à cet é-
tat de choses,

vers quel drapeau un homme doit se tourner maintenant.

LE BOUCHER : Notre peuple se prend pour ainsi dire lui-même à
la gorge

il souille pour ainsi dire sa propre âme.

Ayons confiance en dieu

et regardons un peu dans la rue.

(à Rotter)

Rotter, dans vingt minutes je suis de retour,
alors je veux voir : collet, patte, poitrine et é-
chine.

(au client)

Peut-être qu'une fusillade va se produire
ou nous allons voir les gens se massacrer l'un l'autre.

LE CLIENT :

Oui, allons. Au milieu de toute cette économie cochon
achat et vente
même le meilleur boucher a besoin d'une détente
(tous les deux rient et sortent)

ROTTER : C'est ma jeunesse : du billot au dîner, du dîner à
la radio, de la radio au lit, du lit au petit-déjeu-
ner, du petit-déjeuner au billot. Le dimanche à la
cathédrale : fixer des yeux les figures des donateurs,
puis excursion dans les beaux environs : la main dans
la main, vignobles, colombage, papa connaît les mil-
lésimes, maman a empaqueté les pains. Halte dans la
 Claire verdure. Miam ^{miam} : "Sais-tu encore quand nous a-
vons fait connaissance. Cours de danse, valse, Johann
Strauss. En robe blanche toi, moi dans mon premier
costume, il avait une tache de saucisse. Et la nuit
sous les plants de houblon, je vois ça encore devant
moi. Les fourmis." "Le garçon, Siegfried, tu peux pas."
Eheheh. Le garçon louche sous la petite jupe à la ma-
man sur la fente d'où il a rampé dans notre beau
monde, 9 mois après cette nuit dans le houblon : la
vie. (il rit)

Figures des donateurs, crânes de quatrième catégorie,
du houblon au métier est mine d'or. Du colombage à
la tombe.

⁽²⁾
(donne des coups de couteaux de tous côtés dans la
viande)

Où est la différence entre moi
et ce vulgaire animal mort.

(il atteint son artère)

Atteint ma propre artère. (il rit)

Maintenant de nouvelles voies me sont ouvertes.

Entrée ~~en scène~~ de Lackner

LACKNER : Le fils d'assez bonne maison en train d'organiser
judicieusement ses loisirs.
Comment vas-tu, Rotter. As-tu quelque chose pour un
ventre vide. Où est ton boucher.

ROTTER : ⁽³⁾
(cache son bras blessé derrière son dos)
Lackner, bon sang. Viens-tu du bureau de placement.
Est-ce qu'on t'a trouvé quelque chose.

LACKNER : Trouvé. Bureau de placement. (il rit) Je viens de lé-
cher une motte. L'époux prend son service et Hilde
s'essaie au grand écart. Le mari apporte de l'argent,
je bouffe tout ce qu'il y a dans la cuisine. Qu'est-
ce que j'ai besoin de bureau de placement.
Je suis le chômeur
avec un chéquier dans le pantalon
⁽⁴⁾
(ouvre son pantalon, montre son pénis)
Pour moi le travail n'a pas de sens

l'outil apporte le bénéfice net.
 (ferme le pantalon)

ROTTER : Je ne veux plus non plus.

LACKNER : (cherche dans les morceaux de viande)
 Etre brave, être appliqué et joindre les mains.
 "Et tu dois gagner ton argent à la sueur de ton front,
 honorer maman et papa et ne pas pisser dans ton pan-
 talon." Qu'est-ce que tu veux donc faire, Rotter.

ROTTER : Je ne sais pas. Comme toi.

LACKNER : Comme moi. (il rit)

ROTTER : Je te coupe quelque chose. (il le fait)

LACKNER : Ca peut me servir, je te le dis. Elle me ronge, elle me pompe. Elle en a seulement assez quand elle ne peut plus marcher. Huit fois dans la matinée : par derrière trois fois dans le vestibule, une fois sur la table de la cuisine, puis en avant au lit, rideaux tirés et tous les trous ouverts. Je ne le comprends pas moi-même, ses poils me rendent fou. Pas ceux sur la tête mais ceux sous les bras. Ils sont si fins et si humides. Je ne sais pas comment je dois ~~te~~ dire ça : sa sueur, c'est ça.

ROTTER : Je comprends.

LACKNER : Rien du tout, tu comprends. Pas toi, Rotter. T'es un branleur, ^{mon vieux} ~~bon sens~~ : ta main est ta femme. Qu'est-ce que je te raconte. Qu'est-ce que tu comprends aux aisselles de Hilde. Tu comptais déjà à l'école les vers qui ramperont dans ta chair quand tu feras l'homme allongé au cimetière. Ne dis pas : je comprends. Tu ne comprends pas. C'est la vérité.
(il crie)
 C'est la vérité.

ROTTER : Lackner. Moi.

LACKNER : (il l'imite)
 Moi. Moi. Qui es-tu donc. Donne-moi la viande et encule-toi toi-même.
(il prend la viande)
 Les poils humides de Hilde sous les bras et il dit : je comprends. Précisément celui-là.
(il veut s'en aller)

ROTTER : Lackner. Ici. J'ai.
(il montre son bras ensanglanté)
 Je n'en pouvais plus. Quelqu'un comme toi se suffit à lui-même. Moi non. Je ne peux pas vivre comme ça. Comprends-tu.

LACKNER : (il regarde son bras)
 Qu'est-ce que tu as maintenant de nouveau imaginé. Ça me brise le coeur. Tu penses que je vais dire maintenant : viens, cher Rotter, avec moi dans le

vaste monde. Tu penses que je vais t'emmener chez Hilde pour que tu remplisses ses oreillers de tes pleurs ; maman, papa. Que veux-tu, ^{mes vieux} ~~bon sang~~. Sais-tu comment on force une serrure de sûreté sans laisser de trace. Comment être averti quand quelqu'un est arrêté quelque part et quand on met les scellés sur la porte pour que tu arrives à entrer avant. Veux-tu faire le pet. Tu cours quand tu vois ne serait-ce qu'un uniforme. Qu'est-ce que j'ai besoin de toi.

(il rit)

Tu es fait pour de plus grandes choses, Rotter. Tu es trop bon pour un travail aussi bas. Va dans une association. Il y en a maintenant beaucoup qui ont besoin de comiques comme toi. Tu as du talent et ton grand numéro avec le sang de cochon au bras le prouve.

(il va à la porte)

ROTTER : (il crie)

Ce n'est pas du sang de cochon.

LACKNER : (il rit)

Je sais. Je vais t'acheter une couronne. (il sort)

ROTTER : Lackner, reste là. Tu ne peux pas t'en aller comme ça. (il tombe sur la viande)

Les Vieux Enfants entrent.

LES VIEUX ENFANTS : Il est là, Rotter, et il ne nous entend pas, il rêve dans la mort en pleine lumière de midi.

Arrêtons le sang, là, sur son bras,
 qui tombe sur la pierre froide, rapide et chaud.
 De cet homme doit d'abord advenir un rien,
 avant qu'il ne se retire dans les caves du tribunal.
 (ils étanchent son sang)

ROTTER : Avec qui je parle. Lâchez-moi. (il rit) Vieux Enfants.

LES VIEUX ENFANTS : Une brique dure dans le mur
 utile au maître d'oeuvre et durcie par la cuisson
 pas plus, pas moins, c'est ce qu'il doit être
 avant de mourir : une vieille pierre.

ROTTER : Suis-je déjà un mort, suis-je un aveugle.

LES VIEUX ENFANTS : Lève-toi et tombe, ne nous oublie pas, les
 Vieux Enfants,
 ils te suivent sur ta trace vide
 et sonneront, quand il sera temps, ton heure. (ils
 sortent)

ROTTER : Qui la pierre. Quoi la trace.
 Quand cette cure de cheval s'arrêtera enfin.
 Entrée du boucher. Client.

LE BOUCHER : Rotter, poésie lyrique après la fin du travail à
 quatre heures.
 N'as-tu toujours pas terminé avec la bête.
 Devant la porte, y en a beaucoup qui sont prêts :
 ils attendent un travail bien payé.

(au client)

Comme j'ai dit : la chaleur de cette année
va encore cuire notre peuple mollet et à point.
Affaires, maladies, trouble politique -
tout est une question de climat et de température.
Un été froid et déjà
Ce peuple prend ses distances de la révolution.

LE CLIENT : Patron, je vois : votre apprenti ne se sent pas
bien.

LE BOUCHER : (circulant)

Damnation, il me salope le cochon avec son sang.
Maintenant tu peux chercher à attraper les étoiles,
Rotter, je te mets à la porte.

ROTTER : (il crie)

Lackner. Le rire te passera bien. Je te montrerai ça.
Ta vie contre la mienne.

LE BOUCHER : Sous le soleil, on meurt plus vite, mon vieux
(il le saisit et le pousse dehors, il crie dans la
rue)

Le nouveau Caton hors de la boucherie.
Ici il y a une place d'apprenti libre.

PAIX AUX CHAUMIERES

Rue. Rotter et Stridde en uniforme devant la vitrine de la maison de confection Rotmaler.

ROTTER : A neuf heures du soir à Berlin, gare du Zoo. Serrées, compactes, les masses. Un train spécial après l'autre démarre. Tu ne peux pas t'imaginer la cohue. Enfin notre train arrive. Dedans, combat pour les wagons-lit. Partout la marine, de vieux officiers. Moi le plus jeune. Nous nous arrêtons encore une fois à la gare de Friedrichstrasse. Le hall décoré avec des drapeaux et des fleurs, toute la ville illuminée. Puis nous fonçons dans l'obscurité. (Pause) J'aimerais savoir où il se trouve.

STRIDDE : Je vais l'été prochain à Berlin. ^{ça} Alors personne ~~ne~~ ^{peut} pourra plus me l'interdire.

ROTTER : On avait convenu de dix heures. Maintenant il est presque onze heures.

STRIDDE : Continue de raconter. Il va bien venir. La boutique de juif ne va pas nous échapper. Alors : qui était encore dans le compartiment.

ROTTER : Deux anciens combattants. Moi dans le lit du haut. La puanteur, je te dis que ça.
(tous les deux rient)
Je n'ai pas dormi une minute, seulement regardé par

la fenêtre. Des douzaines de trains spéciaux roulent dans la nuit. Tous avec la même destination. Le matin, on est déjà en terre étrangère. La voie est gardée par la police : derrière, collines, bois, marécages. Nous nous approchons de Hohenstein. Tous en uniforme. Les freins grincent. Nous nous arrêtons. Tout le monde saute dehors. Le train quitte la gare. Nous grimpons dans les autobus berlinois qui ont été amenés. Maintenant le monument émerge. Gigantesque. Plus grand que l'hôtel de ville. (Pause) Viens. Nous ferons ça sans lui. (^{raman}il soulève une pierre) C'est sa faute s'il n'est pas à l'heure.

STRIDDE : Tu ne peux pas faire ça.

ROTTER : Le petit garçon du directeur pense qu'il est supérieur.

STRIDDE : Arrête. S'il n'est pas là dans dix minutes, nous commençons. Continue à raconter. Combien il y en avait.

ROTTER : Cent mille. (pause) Nous descendons. La masse t'engloutit. Je me sens mal, étant le plus jeune. Les autres aussi sont surpris. Puis nous sommes dans la cour et nous attendons. Au dessus de nous, une escadre de chasseurs fonce. Des diplomates déposent des couronnes gigantesques de tous les pays. La garde disparaît dans la tour : relève. Le gouvernement vient. Les drapeaux font leur entrée. Sans bruit. Tout s'arrête. Longue pause. Soudain quelqu'un dit :

le Führer, des chuchotements partout. Du vent. Soudain là. Complet noir, une main dans le dos. Lente montée des marches. Pas un regard vers la gauche. Il entre dans le monument. Roulement de tambour. Les portes s'ouvrent. Hymnes nationaux. Le cercueil est porté dans la tour des grands chefs de guerre. Soudain la musique s'interrompt. Lentement le cercueil disparaît. Le ciel noir. Le Führer s'en va.

STRIDDE : Tu sais raconter, ^{mon vieux} ~~bon sang~~.

ROTTER : Puis nous défilons devant la tour des grands chefs de guerre. Tous cherchent des fleurs et des feuilles de chêne, montent sur les tours et regardent le pays qu'il a défendu il y a vingt ans. La garde se tient immobile. Nous montons dans les bus. Le monument se dresse, noir, dans le ciel. Des drapeaux géants dans le vent. A la gare le même tableau. Un train après l'autre démarre. Puis nous. Moi de nouveau avec les anciens combattants. A une vitesse folle à travers l'ancien champ de bataille. Le château fort des chevaliers allemands. Il disparaît. Maintenant de nouveau l'étranger. Les images les plus tristes du trajet. Tout est resté comme nous l'avons construit il y a vingt ans, rien n'a été rénové. La population fait des signes à la dérobée. De long trains de marchandises, ³ pleins vers le nord, vides vers le sud : du charbon allemand. Les trains se suivent. Jour et nuit, nuit et jour. Puis de nouveau en Allemagne : huit heures du soir. Arrêt. Les habitants attendent

des personnalités. Ils dorment déjà. Nous nous allongons aussi. Puis nous sommes là. Friedrichstrasse et Zoo bondées. Dans la rue le même tableau. Des autos, des autos, des hommes, deux heures du matin. Entrée de Ehm à bicyclette.

EHM : (il l'imite)

Des autos, des autos. Vous faites un triste tableau.

ROTTER : Le triste tableau c'est toi qui le fais, Ehm. Une heure de retard.

EHM : Monsieur Rotter continue à faire l'important.

ROTTER : Stridde t'a écrit dix heures, Ehm.

EHM : En fais pas un drame. J'ai pas pu partir plus tôt. Mon frère est venu. Permission.

STRIDDE : Raconte donc tes histoires à d'autres. Son frère. Ne me fais pas rire. Dans cette situation, une permission militaire. (il rit)

EHM : Quelle situation.

STRIDDE : Rotter vient de le raconter. T'as pas de veine. Tu peux te le faire raconter par ton papa. A l'école il parlait déjà à tort et à travers quand aucune idée ne lui passait par la tête.

EHM : Contrairement à toi. Tu ne trouves rien à dire. C'est pourquoi tu es à l'écoute, la gueule ouverte, du grand et vaste monde.

STRIDDE : Mieux qu'à la maison devant le plateau à café, à jouer à la famille, comme toi. Petit garçon.

ROTTER : Vous allez enfin fermer vos gueules. Je ne suis pas venu pour bavarder. Maintenant on y va. (il casse la vitrine avec une pierre)

EHM : Es-tu devenu fou.

ROTTER : Qu'est-ce que veut dire fou. Le nouvel Etat est en marche. Que revienne au peuple ce que le riche juif du vêtement a volé sur notre argent. Qu'est-ce que ce sera, Monsieur. Un frac. Seulement le fin du fin. La maison de confection Rotmaler est une garantie de qualité.
(il grimpe dans la vitrine)

EHM : Qu'est-ce que vous voulez faire. Il va nous entendre.

ROTTER : Mais il le faut. (il appelle) Monsieur Rotmaler. Nous faisons votre présentation de collection.

EHM : Et si quelqu'un d'autre vient.

ROTTER : Espèce de gros lâche. Personne ne nous entendra ici.

Toute la ville est à l'église, à part celui-là là-haut.

(il commence à renverser les rayons de la vitrine. Stridde s'y met. Ils lancent les rayons dans la rue;)

EHM : La police va être là dans un instant. Ils vont vous montrer ce que ^{confiscation} ~~dépossession~~ veut dire. Un logement personnel avec toilettes à l'intérieur, dans la prison derrière la mairie.

STRIDDE : C'est bien fait pour Rotmaler. Nous autres, il nous regardait de tellement haut parce qu'on avait pas d'argent pour acheter chez lui. (à Rotter) Il n'ose pas sortir.

ROTTER : (en robe de soirée par dessus l'uniforme)
Une robe de soirée, modèle repas aux chandelles. De la pure soie. Pour les réceptions mondaines. Confirmations. Décès. Mariage.

STRIDDE : Présenté par notre mannequin de choc, Elvira, du Brésil. Remarquez la démarche élégante. Autrefois danseuse à Rio, aujourd'hui mannequin chez nous. Servez-vous, madame. Cette occasion ne se retrouvera plus. Gratis, une robe de trois mille marks. Elvira, je t'en prie, retire cette robe de ton noble corps et remets le à cette dame. Elle gèle en peignoir de bain.

(Rotter retire la robe et la jette par terre)

EHM : Je ne participe pas à ça.

ROTTER : (fort) Monsieur. Ne lisez-vous pas de journal. Ne savez-vous rien du rôle des juifs dans notre pays. Finissons en avec les marchands qui écorchent le peuple.

EHM : Ça te coûtera cher.

ROTTER : (fort) Comment quelque chose peut bien changer dans ce pays, si nous ne faisons rien, mais si nous attendons toujours des directives. Des temps nouveaux sont arrivés, ne l'avez-vous toujours pas compris. Le haut va en bas et le bas monte. Pensez-vous qu'ils plaisantent à Berlin. On a été suffisamment longtemps gouvernés par des grands-pères, maintenant c'est au tour des jeunes.

STRIDDE : Bravo.

(il commence à applaudir)

Le policier entre avec une moto

LE POLICIER : Qu'est-ce qui se passe ici.

STRIDDE : ^{Confiscation} ~~Dépossession~~, si vous savez ce que je veux dire.

LE POLICIER : Vos papiers. Et que ça saute.

(Rotter, Stridde et Ehm donnent leurs papiers)

ROTTER : N'avez-vous pas encore entendu parler du boycott,

brigadier.

LE POLICIER : Vous pouvez la boucler, jeune homme. Vous avez la loi devant vous.

ROTTER : L'ancienne peut-être, pas la nouvelle.

LE POLICIER : Un mot de plus, jeune homme, et au vol s'ajoutera l'outrage à fonctionnaire. C'est vous Karl Rotter. Vous, Jürgen Stridde. Vous, Heinz Ehm.

STRIDDE : Et qui êtes-vous.

EHM : (à Stridde) Arrête, ^{mon vieux} ~~bon sang~~. Vas-y pas trop fort.

LE POLICIER : (à Rotter, doucement)

Abandonné par tous les bons esprits, bon sang. Ne venez-vous pas justement de l'enterrement. Qu'est-ce que je dois dire à mes supérieurs.

ROTTER : (fort)

Oui, Monsieur le brigadier, ça s'est passé comme ça. Nous étions sous le réverbère. Soudain mon ami Stridde; celui-là, crie : le feu dans la boutique. Nous sommes déjà dans le coup; avons enfoncé la vitre, les choses dans la rue, avons cherché le foyer d'incendie : tout en un tour de main.

EHM : Ca s'est passé comme ça. Alors j'ai vu : c'était le reflet du réverbère. C'était déjà trop tard.

Entrée de Rotmaler qui sort de la maison

ROTMALER : Eh bien enfin. Je vous ai attendu. Effraction. J'ai tout entendu de mon appartement. Puis j'ai téléphoné.

LE POLICIER : Une chose après l'autre. Vos papiers d'identité.

ROTMALER : La force publique.
(il rit, il donne ses papiers)

LE POLICIER : (il lit)
Rotmaler, Jakob.

ROTMALER : Combien il en manque. Mon avocat. L'assurance doit être prévenue.

LE POLICIER : Ne criez pas à tort et à travers. Rien n'a été volé. Convainquez-vous en vous-même et ne faites pas le malin ici.

ROTMALER : Vous avez les auteurs. Voici les éclats de verre et les objets volés. De quoi y a-t-il encore à se convaincre ?

LE POLICIER : Il n'y a pas d'auteur. Vous pouvez remercier ces trois-là. Ils pensaient voir le feu dans votre boutique et voulaient seulement sauver ce qu'il y avait à sauver. C'est la raison de la vitrine brisée.

ROTMALER : (il rit)

Est-ce que c'est une plaisanterie. Le vol est-il une action héroïque, quand les auteurs portent un uniforme.

ROTTER : Il n'apprécie pas les uniformes. Il ne peut pas les vendre.

(tous rient)

ROTMALER : (il crie)

Vous les appréciez. Quand vous défilez, vous n'êtes pas obligé de travailler.

LE POLICIER : Monsieur Rotmaler, je dois vous avertir. Cela ~~provient~~^{d'ailleurs} à des menées subversives. Vous confirmez que rien de vos biens n'a disparu.

ROTMALER : Je ne confirmerai rien avant que mon avocat ne soit ici. Vous pensez que je ne vois pas clair dans votre jeu. Les trois sont confondus.

LE POLICIER : Je vous enjoins...

ROTMALER : La propriété est encore protégée en Allemagne. (il crie) Et le pillage est encore le pillage bien que ceux de Berlin aimeraient voir la chose autrement.

LE POLICIER : Vous êtes arrêté. Outrage à la force publique. Vous me suivez.

ROTMALER : Oui. Avec joie. Et ces trois-là recevront une décoration pour leur vigilance.

LE POLICIER : (à Stridde et à Ehm)

Vous deux, je vous prie de surveiller la boutique ouverte.

(à Rotter)

Vous vous rendrez en tant que témoin au poste de police.

(à Rotmaler)

Vous monterez sur le siège arrière. Suivez-moi.

ROTMALER : Mon peuple a parcouru ce monde pendant deux fois mille ans. Maintenant j'arriverai bien jusqu'au poste de police même sans essence.

STRIDDE : Rotter, alors tu peux garder son auto. Il n'en a plus besoin. La nation des migrants.

(tous, sauf Rotmaler, rient)

LE POLICIER : (sur la moto, à Rotmaler)

Montez.

ROTMALER : Ce peuple expiera. Deux mille ans de plus que le mien.

(il monte)

EHM : Le maître a parlé.

Le policier et Rotmaler sortent.

ROTTER : Fais en ton profit. Ne faites pas traîner les choses.

(sur la bicyclette de Ehm) C'est de l'histoire, Ehm.

EHM : Le ^{salaud} chien. Il connaît la musique.

STRIDDE : Il a dans la tête ce que tu n'as pas dans les jambes.
(tous les deux s'assoient)

EHM : C'est bon. Raconte donc ce qu'il t'a raconté.

ROTTER ET ELISABETH

1

Pièce.

Elisabeth entre.

ELISABETH : Je range la chambre, Karl. Reste où tu es. Là il y a encore partout des tasses et des assiettes.
(elle commence à faire le ménage.)

VOIX DE ROTTER : J'attends et je me peigne.

ELISABETH : Oui, peigne-toi. Que fais-tu maintenant.

VOIX DE ROTTER : Et toi.

ELISABETH : Je tape le coussin. As-tu vu comme ils nous ont fixés quand nous sommes passés devant le vestiaire.

VOIX DE ROTTER : Je n'ai rien vu.

(pause)

Elisabeth.

ELISABETH : Qu'est-ce. ~~qu'y a ?~~

VOIX DE ROTTER : As-tu eu beaucoup d'hommes.

ELISABETH : Pourquoi tu demandes ça.

(pause)

Est-ce que je dois aussi poser la question.

VOIX DE ROTTER : Non.

(pause)

ELISABETH : (elle chante)

Un enfant devait aller à l'école
un enfant de sept ans
il passa le long de la roseraie
où y avait beaucoup de lapins dedans.

La mère de l'enfant s'en est rendu compte,
et a voulu tuer les lapins.
Les Seigneurs de Groben s'en sont rendu compte,
ils ont fait enfermer l'enfant.

La mère de l'enfant s'en est rendu compte,
elle a graissé aussitôt ses chaussures,
elle a graissé ses bottes
et est accourue vers son petit enfant.

Ah, Seigneurs, ah très chers miens Seigneurs,
ah faites grâce de la vie à mon petit enfant,
J'ai six fils si fluets,

je vous les donnerai tous en échange.

Connais-tu ça.

VOIX DE ROTTER : Continue de chanter.

ELISABETH : Ca te plaît.

(pause, elle continue de chanter)

Tes fils, nous n'en voulons pas;
ils sont vraiment si fluets et resteront en vie.
Il ne peut pas en être autrement, non pas autrement,
ton petit enfant, nous devons le donner au bourreau.

L'enfant était déjà sur l'échelle,
déjà sur le premier échelon.
Alors il implora la mère de Dieu
de ne pas l'abandonner.

L'enfant était déjà sur l'échelle,
déjà sur le troisième échelon.
Alors il vit de très loin,
trois frères sur leurs chevaux.

Ah frères, ah très chers frères à moi,
éperonnez votre cheval.
Quand la cloche sonnera douze coups,
alors mon corps sera tranché.

Trois colombes volaient au dessus de la maison au

gibet,
 On imaginait que c'étaient trois corbeaux.
 C'étaient trois des anges célestes :
 "Hélas, petit enfant, nous devons t'enlever."

Trois corbeaux volaient au dessus de la maison du
 comte,
 on imaginait que c'étaient trois corbeaux.
 C'étaient trois des diables infernaux :
 "Hélas, Seigneurs, nous devons vous avoir."

Je l'ai appris de ma grand-mère. Que fais-tu Karl.

VOIX DE ROTTER : Rien.

ELISABETH : (elle commence à se déshabiller)
 Ils doivent tous faire ce que tu dis, pas vrai.

VOIX DE ROTTER : A peu près.

ELISABETH : Que faites-vous.

VOIX DE ROTTER : Tout. Creuser des tranchées derrière le mu-
 sée. Exercices d'orientation, construction de ponts.
 (pause)
 Elisabeth. Chante les deux dernières strophes encore
 une fois.

ELISABETH : Pourquoi.

VOIX DE ROTTER : Chante-les encore une fois.

ELISABETH : (au lit)

Trois colombes volaient au-dessus de la maison au
gibet,

On imaginait que c'étaient trois corbeaux.

C'étaient trois des anges célestes :

"Hélas, petit enfant, nous devons t'enlever."

Trois corbeaux volaient au-dessus de la maison du
comte,

On imaginait que c'étaient trois corbeaux.

C'étaient trois des diables infernaux :

"Hélas, Seigneurs, nous devons vous avoir."

Je suis au lit. Tu peux entrer.

VOIX DE ROTTER : Je ne veux pas.

ELISABETH : Qu'est-ce qui te prend.

VOIX DE ROTTER: Je sais pas. Tu aurais pas dû chanter la chan-
son.

ELISABETH : Mais tu voulais l'entendre.

(pause)

Est-ce que je dois éteindre la lumière.

(elle le fait)

VOIX DE ROTTER : Elle est fermée.

ELISABETH : Oui.

VOIX DE ROTTER : J'ai rêvé de ta chambre. Tu t'étais déshabillée et tu avais une fourrure sur le corps. Une fourrure de lapin. Puis je me suis réveillé.

ELISABETH : Comme tu parles. Tu n'as encore jamais été dans ma chambre.

(pause)

As-tu déjà couché avec une femme.

(pause)

Tu me fais peur. Je pense que tu es un homme à aimer voir pleurer les femmes.

(pause)

Karl.

(plus fort)

Karl.

(elle crie)

Karl.

(pause)

Maintenant j'ai peur.

2

Champ. Neige.

Rotter, Elisabeth. Soldats à l'exercice.

ROTTER : Présentez arme. Demi-tour gauche. En avant, marche.

ELISABETH : Deux jours, Karl. Pas plus.

ROTTER : Quelles drôles de chaussures tu portes. En hiver.

ELISABETH : Le docteur pense que ça va.

ROTTER : (il rit)

La dame élégante, quoi.

ELISABETH : Maintenant, il est trop tard. Nous ne voulons plus en parler.

ROTTER : (il rit)

Trop tard. Et qui m'a posé la question quand il n'était pas encore trop tard.

ELISABETH : J'ai fait le long voyage jusqu'à toi. J'ai marché deux heures dans la neige.

ROTTER : (il crie à ses soldats)

Becker, Kloppenburg. Pensez-vous que je vois rien. Troisième section, changement de direction à gauche, tout droit. Sur place. Demi-tour gauche. Becker, Kloppenburg, venez ici.

(les deux soldats s'avancent, saluent)

Qu'est-ce que vous vous êtes imaginés. Fumer dans les rangs. Etes-vous complètement fous. Le pays en guerre. Est-ce une plaisanterie de fumer pendant l'instruction trois semaines avant l'entrée en action.

BECKER : Nous pensions que vous aviez...

ROTTER : (il l'interrompt)

Des types comme vous fument encore dans les tranchées. Tous les deux dix fois le tour de la section au pas gymnastique. Est-ce que je dois vous envoyer au front avec rien d'autre en tête que les cigarettes et au bout de dix minutes vous aurez une balle sous la tignasse. C'est ce que vous voulez.

KLOPPENBURG : A vos ordres.

ROTTER : Troisième section, demi-tour gauche. Pas gymnastique. En avant, marche. Becker, Kloppenburg, dix tours autour de l'unité.

(il le font)

ELISABETH : Karl.

(pause)

Ne m'aimes-tu plus.

ROTTER : Je voulais l'enfant.

(il rit)

Les chaussures. A se tordre.

ELISABETH : Je les ai achetées avant le voyage. Pour toi.

ROTTER : Maintenant, je ne peux plus parler. Je t'écrirai. A se tordre. En hiver, des chaussures pareilles.

ELISABETH : Maintenant je le sais. Tu ne m'aimes plus.

(elle s'en va, elle s'arrête)

Ecris bientôt, Karl.
(elle sort)

ROTTER : (il crie)
 Becker, Kloppenburg, ^{rentrez} dans le rang. Donnez les cigarettes.
(tous les deux jettent les paquets sur le sol. Rotter les piétine)
 Vous n'êtes ^{pas} ~~pas~~ ^{si} ~~plus~~ ^{costauds} ~~solides~~ que ça. Race de carton.

3

Adieux

Hall de gare. Rotter avec une valise. Elisabeth en robe de mariée, le capitaine, Mme Rotter, M. Rotter, Maschke, Klinker, Ehm, Stridde, Melle Berthold. Tous sur les bancs avec des bouteilles de bière.

MASCHKE : (ivre) Rotter, que viens-tu faire à Berlin. Je te le dis, la patrie c'est la plus belle chose. La gare m'a toujours levé le coeur. Pas vrai, Klinker.

KLINKER : (il lit sur le mur)
 Le train de 16 h 30 ne s'arrête pas à cette gare. Le train de 17 h 20 ne s'arrête pas. Qu'est-ce qui s'arrête ici d'ailleurs.

MASCHKE : Je t'ai demandé quelque chose. Retire-toi de l'horaire. Tu me rends mélancolique.

LE CAPITAINE : (méprisant)

Civil. Boivent comme des grands, supportent comme des enfants.

M. ROTTER : Là je vous donne raison, ^{mon} capitaine. Quand, en 1916, derrière la tranchée, pendant deux kilomètre, je...

Mme ROTTER : Ca n'intéresse plus personne aujourd'hui.

LE CAPITAINE : Chère Madame, ce n'est pas vrai. Dans ce pays, la jeunesse s'est malheureusement trop rarement intéressée à ce que leurs pères ont compris. Les Espagnols, les Français, les Anglais sont autrement. Je sais de quoi je parle. Dans ces pays, la tradition n'est pas une notion méprisable. Mais ça change ici aussi par bonheur. Même s'il faut que ce soit malheureusement une guerre qui provoque cette évolution. O, peuple, qui renie si stupidement ta propre âme, dit Hölderlin, ô peuple, plein d'idées et pauvre en actes.

MASCHKE : Hölderlein. Oui. Je connais ce type. Je l'ai pris dans ^{mon unité} ~~ma division~~ après le bac, pas vrai, Klinker.
(rires)

ROTTER : Je demande le silence.

LE CAPITAINE : Le futur chef de ^{groupe} ~~détachement~~ parle. Silence, s'il vous plaît. Rotter, tu as la parole.

ROTTER : Chère Elisabeth, que je viens d'épouser et dois déjà quitter, estimé capitaine Körner qui avez été pour moi un modèle dans le deuxième régiment d'instruction, comme commandant de compagnie, chers parents qui m'avez enseigné ce que je veux bien utiliser dans la vie, estimée mademoiselle Berthold qui m'a-~~vez~~ appris à lire et à écrire à l'école, monsieur Klinker qui m'a pris en charge quand j'ai rejoint le mouvement, monsieur Maschke qui m'a transmis mon premier poste...

MASCHKE : Qui étais-tu donc avant...

LE CAPITAINE : Ressaisissez-vous, ^{mon vieux} ~~bon sang~~.

MASCHKE : Ah, des médecins partout.
(sa tête tombe sur sa poitrine)

ROTTER : Ehm, Stridde en compagnie de qui j'ai fait les premiers pas dans le mouvement, vous vous êtes tous rassemblés pour me faire les adieux de ma ville natale, dans notre capitale. L'occasion est amère. Notre peuple se trouve aujourd'hui dans le dur combat pour une grande cause. Toutes les puissances du monde se sont conjurées pour rejeter ce pays dans l'esclavage, ce peuple, qui combat pour le beau rêve d'un monde qui ne connaît pas de frontières, d'un peuple universel avec une langue, une culture, un gouvernement. C'est un rêve pour lequel l'Allemagne combat à cette heure belle et vraie contre les puis-

sances de l'obscurité, du capital et de la discorde. A cette heure précise, deux êtres humains, Elisabeth et moi, se séparent en se promettant de rester fidèles l'un à l'autre, pour le bien du pays. Comme nous, Elisabeth et moi, les peuples qui nous combattent encore doivent rester fidèlement aux côtés l'un de l'autre. Ce que nos soldats défendent est la même pensée que, Elisabeth et moi, nous nous sommes promis l'un à l'autre : non divisés en pays, en villes, en êtres humains, nous sommes forts, plus encore nous formons un puissant corps humain, un grand peuple d'est en ouest, du nord au sud.

Entrée de Lackner avec un baluchon, il passe inaperçu des autres.

Comme l'homme et la femme ne sont complets que lorsqu'ils forment un seul corps, il en va de même pour les nations de cette terre. Le combat auquel nous assistons aujourd'hui, ce sont les douleurs de l'enfantement d'un monde nouveau, le sang est l'hémorragie indispensable de son accouchement. Les cris sont les cris de l'époque qui enfante comme de la femme qui enfante. Mais beau et blanc, notre peuple, la communauté des peuples se dressera comme un enfant dans un avenir meilleur.

(Applaudissements, bravos)

ELISABETH : Comme tu ^{sais} ~~peux~~ bien parler.

(elle embrasse Rotter)

LE CAPITAINE : Trinquons.

(Ils lèvent les bouteilles)

LACKNER : A la vôtre, messieurs-dames. Regardez, monsieur Rotter part en voyage.

(tous se retournent)

LE CAPITAINE : Qui est donc celui-ci.

STRIDDE : Qu'est-ce que tu as à l'oeil.

EHM : Laisse-le donc, tu sais bien quel genre de type c'est.

LE CAPITAINE : (à Rotter)

Connais-tu cet homme.

LACKNER : Explique-lui, Rotter. Ou bien t'arrives pas à ouvrir ta gueule.

MONSIEUR ROTTER : Abandonnez ce ton, jeune homme. Vous ne savez vraisemblablement pas qui vous avez devant vous.

ROTTER : (au capitaine)

C'est monsieur Lackner. Nous étions ensemble à l'école avant l'apprentissage. Plus tard nous nous sommes perdus de vue.

LACKNER : (il rit)

On peut appeler ça comme ça aussi.

LE CAPITAINE : D'où venez-vous, l'homme et comment expliquez-vous ~~cet air de déchéance, votre allure lamentable~~ .

LACKNER : Demandez à Rotter d'où je viens.

ELISABETH : Laisse-le, Karl. Pourquoi devrais-tu savoir d'où il vient. Il est ivre.

LACKNER : Toi non plus, tu n'es pas plus intelligente que tu ne l'étais, Elisabeth. Ou bien prends-tu seulement l'air plus bête que tu n'es.

LE CAPITAINE : Bon sang, je vous avertis. Je...

ROTTER : (il l'interrompt)
Il vient du pénitencier.

MONSIEUR ROTTER : Chacun est responsable de soi.

LACKNER : Vas-y, Rotter. Explique-lui. Ou tu t'en repentiras.

ROTTER : Je ne me repens jamais de ce que je fais avec conviction. Je l'ai dénoncé. Vol et pillage. Il a fait des cambriolages dans des appartements de personnes arrêtées après qu'ils ont été mis sous scellés par la police. Il voulait cacher le butin dans le hangar derrière le local de notre organisation et ~~de~~ se servir de moi pour y entrer. J'ai refusé trois fois puis je l'ai signalé.

LACKNER : Six ans, jeune homme, tu m'as fait prendre. Mes meilleurs voeux.

LE CAPITAINE : Vous pouvez porter ça à votre compte. Vous avez fait votre numéro. Vous n'êtes plus nécessaire.

LACKNER : Bouclez-là, l'oncle. N'as-tu rien à dire, Rotter. Ne veux-tu pas m'offrir au moins une bière pour que je puisse trinquer à nos retrouvailles.

ROTTER : Laisse-moi tranquille Lackner. Dans dix minutes, mon train part.

LACKNER : Les dix minutes me suffisent pour encaisser la facture pour ça.
(il montre son oeil)

ROTTER : Je n'ai rien à faire de ça.

LACKNER : Qui d'autre m'a envoyé là-bas où ils me l'ont crevé.

ROTTER : (à Ehm) Donne-lui ta bière.

MADAME ROTTER : Tu as trop bon coeur, Karl. Pourquoi ne l'envoies-tu pas promener.

ROTTER : Reste tranquille.

ELISABETH : (à voix basse)
Lâche.

ROTTER : Qu'est-ce que tu as dit.

LACKNER : Elle a dit lâche. Elle le pensait depuis déjà assez longtemps.
(silence)

LE CAPITAINE : Encore un mot et je vais chercher la police, monsieur Lackner.

LACKNER : Arrêtez donc, grande gueule. Vous croyez sans doute qu'il m'a fait écoper six ans par civisme, par vigilance sociale. Il m'a dénoncé parce que j'étais avant avec celle-là.
(il montre Elisabeth)

ELISABETH : Espèce de salaud, Lackner.

ROTTER : (il se lève d'un bond)
Qu'est-ce que tu racontes comme mensonge. Dis ça encore une fois.

LACKNER : (il rit)
Fais ton théâtre pour les autres. Maintenant il fait comme s'il n'avait pas su.

ROTTER : Que t'es une fripouille, Lackner, ça je le savais mais que tes vantardises de baiseur ^{étaient du chiqué} ~~fassent foi~~, c'est nouveau.

LACKNER : Espèce de Tartufe. Tu le savais exactement. Ta bière,

je ne la bois pas, Rotter.

(il lui lance la bière au visage, il le prend par son veston)

MADAME ROTTER : Karl

(à Lackner)

Laissez-le donc.

LACKNER : Sors ou bien veux-tu du public.

(il traîne Rotter jusqu'à la table)

ROTTER : (à Elisabeth)

Est-ce vrai.

LACKNER : Tu ne lui as vraiment pas dit, Elisabeth. Encore pire pour toi, espèce de chien. Alors ça n'était pas de la lubricité, c'était de la ^{servilité} ~~lubricité~~ ^{lubrique} de ~~servi-~~ ~~teur~~. Alors tu vas en prendre le double.

(il traîne Rotter dehors)

LE CAPITAINE : Allez-vous rester assis ici pendant que celui-là casse la figure à mon homme.

(il se lève d'un bond, les autres à l'exception de Mademoiselle Berthold le suivent)

MADAME ROTTER : Karl. Hans aide-le.

(tous sortent)

MADemoiselle BERTHOLD : C'était mon meilleur élève. Je le vois encore assis au dernier rang, regardant par la fe-

nêtre et en train de rêver. Quand je l'interrogeais sur la formation des cumulus, il me regardait comme s'il était dans un autre monde. Puis il répondait. A voix basse, mais toujours juste. Comprenez-vous. (Maschke gémit, la tête toujours sur la poitrine) Joueur. C'est le mot juste. Il apprenait comme en jouant. C'était un beau garçon. Maintenant, il n'a plus qu'un oeil et il a été six ans en prison. Et c'est un homme grand et sale. Les cumulus. 600 à 2000 mètres d'altitude. Couche la plus basse. Quelle institutrice j'étais.

Entrée de Rotter en sang. Il se tient la tête, il s'assoit.

Rotter, où sont les autres. Tu saignes.

(elle sort son mouchoir, elle le lui donne)

ROTTER : Je ne l'ai pas su.

(il essuie le sang)

Ils sont à ses trousses. Elisabeth et ma mère sont à la maison. Téléphoner. Je ne veux plus les voir tous autant qu'ils sont. Mademoiselle Berthold, vous me croyez, je ne l'ai pas su.

(il pleure)

Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit.

(il appuie sa tête sur son épaule)

Dites-moi, est-ce que je l'aurais quand même dénoncé ensuite. Dites-le moi.

MADEMOISELLE BERTHOLD : Tu dois te poser la question à toi-même. Je ne peux rien te dire. Je suis seulement une

piètre institutrice.

(pause)

MASCHKE : (se réveillant)
~~Plus personne en haut.~~ Ne montez plus. Fermez toutes les portes.
 (il part en chancelant)

MADemoiselle BERTHOLD : (elle se lève)

La plus basse couche ~~des~~ nuages, Rotter.

ROTTER : Etes-vous devenue folle.

MADemoiselle BERTHOLD : Les cumulus. Prends-en note. Ou bien
~~laisse faire.~~ ^{ou bien} C'est pareil.
 (elle sort)

ROTTER : Cumulus.

(pause)

Nuages. Je ne peux parler avec personne.

(pause)

Et je ne le veux pas.

(il prend sa valise, il s'en va dans la direction du quai)

LA NUIT LES SOLDATS CHANTENT

1

Un transformateur. La nuit. Les étoiles. Grabow, Kutz, Tetzner avec des fusils.

GRABOW : (il caresse le fusil)

Svelte du fût. Encore plus douce que les hanches d'une femme. Pour ne rien dire du bois : lisse comme la face interne de la cuisse d'une fille. Rien ne dépasse ce sommet de l'invention humaine.

A l'instant encore une femme, cela se transforme déjà en son contraire :

la mort. Je ne tiens rien d'autre que la mort dans ma main.

Ne pouvez-vous pas voir. Qu'est-ce que viennent rader là les poètes lyriques sur la mort rameur sur le grand fleuve depuis la rive claire jusque dans l'obscurité. Elle ressemble vraiment à ça : bois poli,

acier étincelant et au milieu le clitoris.

(il joue avec la détente)

C'est décisif. Le fusil est un mélange d'homme et de femme, parce que,

si je déclenche le clito, le sperme-acier jaillit, orgasme dans la chair étrangère. Le plus haut degré de l'union

entre la sensualité et l'industrie, l'homme et la femme, le combat et le plaisir.



KUTZ : L'attente l'excite. Envoie quelqu'un ^{dans} à la guerre avant qu'il ait été ^{dans} avec une femme, et il décharge avant l'heure son sperme dans sa culotte. Il se fourre encore le canon dans le trou du cul et se fait péter le coeur par la gueule. Attention, Tetzner, que Grabow n'attaque pas et ne viole pas le premier ennemi venu. Ca irait contre la loi qui protège les prisonniers de guerre.

TETZNER : Il va se calmer rapidement si Rotter revient et le voyant vautré comme ça lui tape sur sa petite tête. Alors la nature va lui passer. (il imite Grabow) "Je communique, groupe en alerte. Pas de contact avec l'ennemi." Et Rotter recule un peu : "Devenu fou, non ! bon sang. Pays occupé par trois armées, et il écarquille les yeux devant les étoiles. En marche vers l'arbre pour scruter l'horizon." Alors tu vas voir, Kutz, comme il est perché en vitesse sur la branche. Et comme il oublie la différence entre l'homme et la femme.

GRABOW : Que savez-vous donc ? Chaque minute vous file entre les mains sans différence. Vous êtes simplement accroupis là et vous laissez la vie passer sur vous.

Quand quelque chose se passe, vous vous en apercevez sept ans après. C'est le fossé entre vous et moi. Vous ne pouvez pas le franchir.

TETZNER : Je sais, je sais.

L'infini palpite entre tes omoplates quand tu fixes les étoiles au-dessus de toi.

Je connais déjà ça par coeur.

L'homme a besoin d'une passe d'armes pour réfléchir à la nature

et il entend son rugissement retentir dans son crâne.

Je t'ai suffisamment souvent entendu dire cela à l'école.

(il rit)

La nature. Devant le transformateur. (il montre la maison) C'est ici que se tient ton infini.

KUTZ : Il exprime ça aussi par écrit.

(il sort un bout de papier)

Connais-tu ça, Grabow.

GRABOW : Donne-moi ça * Immédiatement. C'est voler un camarade.

(il essaie de lui arracher le bout de papier. Combat. Tetzner le retient)

KUTZ : "La guerre" de Werner Grabow. 16 ans.

GRABOW : Espèce de salaud.

TETZNER : Lis à haute voix, Kutz.

KUTZ : (il déclame)

Qu'est-ce qui me poursuit ici et là. Qu'est-ce qui
me poursuit à me faire perdre le souffle.

Je suis la guerre allant rudement de l'avant d'estoc
et de taille.

Je fais place nette sur ^{la} terre. Je meurtris les yeux
des femmes.

Je précipite pays villes maisons dans l'abîme.

Je fais s'envoler par légions les corps hors des
rêves.

Libres les machines qui étaient dans les liens.

Libérées de leurs liens chaîne de montage et per-
ceuse, fleuve et arbre.

X

Bondit la vague paresseuse, ^{haut avec de} vive l'écume rouge.

TETZNER : Bravo, Grabow. Où as-tu copié ça.

GRABOW : ^{Qu'est ce que vous y} ~~Que~~ (comprenez-vous donc.)

KUTZ : (il continue à déclamer)

J'enfonce les murs. J'ouvre une brèche dans le ciel.

(Tetzner rit)

Les dieux blafards s'abattent en criant.

Qui est-ce qui me poursuit ici et là. Qui est-ce qui
me poursuit à me faire perdre le souffle.

Qui détache sans cesse du sûr rivage le radeau,
le pousse rapidement dans la vaste mer sauvage
et se précipite à sa suite

plein de peur dans ses veines, plein d'un âpre joie,
 les yeux écarquillés, la poitrine éclatée.
 L'homme sur cette étoile : un animal sans gîte,
 le crâne plein, les sens vides.
 Ca se dévore soi-même plein de haine et d'avidité.
 Ca me poursuit à me faire perdre le souffle. Ca me
 poursuit ici et là.

TETZNER : Ca le poursuit ici et là.

(il rit)

Maintenant nous savons à quoi nous en tenir, Grabow.
 Un vingt dans le livre de classe. Prenez exemple.

KUTZ : Tu y es, Tetzner. La guerre ne rend pas seulement les
 machines libres, elle rend en plus les élèves poètes.

2

Décombres, crépuscule. Les précédents.

GRABOW : Silence. N'entendez-vous rien.

KUTZ : Personne ne donne dans le panneau, mon vieux.

TETZNER : Il a raison. Quelqu'un vient. A l'abri.

(ils se cachent. Entrée en scène de Lackner en vê-
 tement de femme. Il furète dans les décombres, re-
 gardant de tous côtés autour de lui)

GRABOW : Bougez pas. Halte-là ou je tire.

(il tire en l'air, Lackner s'arrête, il lève les mains. Grabow, Kutz, Tetzner sortent de leur cachette)

TETZNER : Où allez-vous, belle femme. Pas vers nous par hasard. Trop d'honneur.

KUTZ : Peut-être est-elle envoyée pour remonter le moral des troupes.

GRABOW : Papiers. Qu'ça saute. D'où venez-vous ? Où allez-vous.

LACKNER : (à voix basse)
Je n'ai rien fait.

GRABOW : Je ne comprends rien, femme. Parlez plus fort.

TETZNER : Je te dis, Grabow. Prise en charge des troupes. Pour que nous n'ayons pas peur dans la nuit.
(il relève la jupe avec son fusil)
^{As-tu}
~~Polis~~... mon fer, petite.

KUTZ : Regarde-moi ça. Des bottes.

GRABOW : Je comprends.
(il arrache le châle de sa tête)
C'est un poisson dans le filet.

LACKNER : D'accord, les petits gars, vous avez découvert le

pot aux roses. Maintenant baissez les fusils.

GRABOW : (il rit)

Ca te conviendrait comme ça, déserteur.

KUTZ : Pas bête, le garçon. Retour chez lui en Lisette.

TETZNER : Peut-être a-t-il été détaché comme comique pour le cabaret jusqu'à après la victoire finale.

(Kutz et Tetzner rient)

LACKNER : La victoire finale. Là je ris aussi.

(il rit)

GRABOW : Papiers. Et en vitesse. Sans ça tu vas contre le mur.

(il lui enfonce son fusil dans le flanc)

LACKNER : (il saute par dessus les décombres)

Contre quel mur. Contre celui-ci. Ou celui-là. Dans ce pays, tu ne trouveras probablement plus aucun mur.

(sérieux)

Maintenant fini de plaisanter. Ils fouillent déjà les abords de la ville.

GRABOW : Qui cherche quoi.

TETZNER : Il délire.

GRABOW : Il déserte. C'est tout simple. C'est puni de la peine

de mort. Selon la loi martiale.
(il enlève le cran de sûreté)

LACKNER : Vous avez dormi pendant dix jours. La guerre est finie. Le Führer est mort. L'Allemagne a ca-pi-tu-lé. Notre pays est une steppe. Ils dansent dessus le Hopak et le Charleston. Maintenant des troupes de choc fouillent la capitale à la recherche des soldats en fuite. Vous comprenez maintenant.

GRABOW : Je comprends seulement que tu fais des plaisanteries. Peut-être que là-bas
(il montre le ciel)
 il y en a un qui s'en moque.

KUTZ : Je crois qu'il a raison. C'est pour cela que nous n'avons plus entendu de tirs d'artillerie.

GRABOW : Tu es calme, Kutz.

TETZNER : Nous devrions l'arrêter et attendre que Rotter revienne du ravitaillement en munitions. Ne rien précipiter.

LACKNER : Rotter. Il ne viendra pas. Il déblaie déjà les décombres derrière le quartier général. Je l'ai vu en personne. Il s'est mis à leur disposition pour dégager les cadavres.

(il rit)

Il édifie l'ordre nouveau. Lui, vous n'avez pas be-

soin de l'attendre. Il aura plus vite un nouveau poste que vous n'aurez à manger.

GRABOW : Ta gueule, lâche.

KUTZ : Ce que t'as l'intention de faire, c'est un meurtre, Grabow. Si c'est vraiment la paix, c'est puni de la peine de mort.

LACKNER : Retenez ce malade mental. Ce que je dis est la vérité.

GRABOW : (il crie)
Rien n'est vrai. Rotter va revenir.

KUTZ : Fais ça seul, Grabow. Tu es devenu fou.
(il veut s'en aller)

GRABOW : Bouge pas, Kutz.
(il crie)
Bouge pas, bon sang. Je tire.

KUTZ : Je voudrais bien voir ça.
(il continue de marcher, Grabow lui tire dans le dos, il s'écroule)

TETZNER : Salaud, Grabow.
(il tire sur Grabow. Grabow s'écroule)

LACKNER : (il brandit une pierre, il frappe avec Tetzner sur la tête)

Là. Avant que lui aussi ne débloque.

GRABOW : (rampant)

Pourquoi as-tu fait cela, Tetzner. Il a menti.

TETZNER : Ca fait tellement mal.

KUTZ : Des étoiles, Grabow. Maintenant tu peux y aller.
(à Lackner)

Tire-toi. Dans ta paix.

LACKNER : (il s'enveloppe dans le châle)

Vous l'avez. (il sort)

Grabow, Kutz, Tetzner rampent l'un vers l'autre, moribonds,
à travers les décombres.

GRABOW : Kutz, où es-tu. Rends-moi le poème.

(il meurt)

KUTZ : Tetzner, je meurs.

(il meurt)

TETZNER : Rends-lui le poème.

(il meurt)

3

(Jour. Les Vieux Enfants déshabillent Grabow, Kutz et Tetzner
et les lavent.)

LES VIEUX ENFANTS : N'avance plus maintenant, Rotter. Ne bouge pas et regarde autour de toi. Tes années te fixent avec des grimaces de pierre. N'avance plus maintenant. Montre-nous le chemin qui mène au vide. Retourne-toi. Ce qui bâille là-bas dans l'obscurité comme une gueule sanglante qui s'ennuie est le giron d'où tu as rampé en criant. Ce qui chuchote là derrière toi dans le crépuscule, ce sont les voix avec lesquelles tu as crié. Ne dis rien maintenant. N'avance plus. Montre-nous le chemin qui mène au vide. Ce qui bâille là-bas devant toi dans le crépuscule comme un giron noir qui s'ennuie c'est le trou dans lequel ils vont te fourrer quand ton souffle s'arrêtera, c'est le trou dans cette planète qui n'arrête jamais de tourner. Ne bouge pas maintenant. Ne respire pas maintenant, Rotter. Tu commence, tu cesses. Laisse-toi tomber. Pourquoi cherches-tu un point d'appui. Ne t'accroche pas au corps qui gît à côté de toi. Il peut se lever et partir. Il peut s'effondrer et être fini. Laisse-le. Laisse ton travail en plan, Rotter ou continue. Rénonce à ta tâche ou n'y renonce pas. N'avance plus maintenant. Ne bouge plus. Montre-nous le chemin. Suis-le avec nous. Recroqueville tes orteils sous tes pieds, plante tes ongles dans tes cuisses. Ecoute le bourdonnement dans tes veines, écoute le bruissement dans tes oreilles. Tu n'as pas de tâche. Tu n'as pas de voisins. N'écoute pas les voix qui disent que tu as une tâche. Tu es la tâche. Tu es la solution. Laisse ton travail avant qu'il ne soit achevé, repousse le corps avant qu'il

ne te lâche plus, saute dans la fosse avant qu'on ne te pousse. N'avance plus avant de t'être tenu immobile, Rotter. Pourquoi ne restes-tu pas immobile. Pourquoi ne nous montres-tu pas notre chemin. Où devons-nous aller sans toi. Tu n'as rien vu. Tu n'as rien entendu. Au dessus de toi, le ciel s'est abaissé de plusieurs centimètres. Au dessous de toi une crevasse s'est largement ouverte dans la terre. Va-t-en. Avance. Tu n'es pas resté immobile. Tu ne nous a pas montré le chemin qui mène au vide. Nous ne te connaissons plus.

Les esprits de Grabow, Kutz et Tetzner se lèvent. Les Vieux Enfants les assistent dans leur tentative de marcher. Tous sortent ensemble.

EAU

Bureau de construction. Dehler à sa table de bureau. Rotter devant.

ROTTER : Tu peux dire ce que tu veux, tu ne t'en tireras pas avec des belles paroles. J'ai signalé ça en haut lieu. Tu leur as donné une permission. A ma brigade, en passant par dessus ma tête.

DEHLER : Ils étaient de retour au début de l'équipe. Je ne peux rien exiger de plus. Avec la meilleure volonté. Et quand bien même tu signalerais ça dix fois.

ROTTER : Je connais ta meilleure volonté. Elle va jusqu'ici. (il tire une bouteille de schnaps de sous le bureau et la pose dessus)

Jusqu'à la prochaine bouteille de gnôle. Le règlement c'est : pas de permission pour les week-ends. Combien de fois j'ai réclamé : jeux d'échecs, excursions, tout ce que tu veux mais pas de permission. Je suis responsable de quatorze personnes, toi de cent. Ce sont cent de trop.

Entrée de la secrétaire.

LA SECRETAIRE : Vous êtes là maintenant, collègue Rotter. Dois-je vous les envoyer.

DEHLER : Qui est là.

ROTTER : Nous mettrons ça au clair plus tard.
(à la secrétaire)
Qu'ils attendent, Dix minutes.
(la secrétaire sort)
Tu as perdu la vue d'ensemble derrière la table de ton bureau.

DEHLER : La vue d'ensemble.
(il rit)
Ils vont nous filer entre les doigts si je ne leur donne pas de permission. Le paysan lâche la bride pourvu qu'il ait de l'aide. Ensuite nous nous retrouverons tous les deux ici en chemise. Excursions, échecs.
(il rit)
Tu ne tiens personne avec ça. Ils ont besoin de changer d'air, tu ne comprends pas. Ce sont de jeunes hommes. Je leur ai dit : un tour en ville, demain soir vous êtes de retour ici. Ils me l'ont promis. Je l'ai cru. C'était mon erreur. Je ne me suis pas faufilé la nuit dans les baraquements, espionner, pour voir s'ils étaient de retour. Je n'ai pas vu qu'ils ne sont revenus que le lundi matin et qu'ils ont couru tout de suite de la gare à la carrière. Tu l'as vu. Bravo. Tu es le plus grand. Et autre chose. La gnôle, c'est mon affaire si le travail marche. Je ne suis pas Jésus. J'ai besoin de quelque chose de plus que l'eau si je dois prêcher. Surtout si c'est l'eau que je prêche. Et je n'ai rien d'autre à offrir. Comprends-tu ça. Je leur donnerai de nouveau

une permission le prochain week-end. Je m'assièrai de nouveau dans mon bureau avec la bouteille de gnôle le prochain week-end et tu te plaindra de nouveau comme chaque semaine. Assieds-toi, Rotter.

ROTTER : Je ne veux pas m'asseoir.

DEHLER : Alors reste debout. Peut-être comprends-tu mieux ça comme ça. Et c'est important que tu le comprennes. Je ne le dirai qu'une fois. J'ai maintenant cinquante ans. J'ai une femme que j'aime et qui met pour moi son tailleur bleu quand je l'en prie. J'ai une femme avec qui je veux m'endormir et aussi me réveiller. Mais je suis venu ici pour construire un barrage. Je dors seul et je me réveille seul. Et il n'en va pas autrement pour vous, je l'espère en tout cas. Je ne suis pas venu ici parce qu'on a dit à la radio : le pays a besoin d'eau potable, le peuple accomplit une grande action à cet endroit. Je suis venu ici parce que ma femme m'a dit : va au barrage, Werner, là tu apprendras quelque chose, tu ne resteras pas maçon pendant les quinze ans qui restent, tu deviendras peut-être contremaître, même si c'est difficile pour tous les deux. Nous en tirerons tous les deux quelque chose quand tu seras de retour. Tu toucheras tous les mois le double et ta femme restera à la maison et elle ne puera plus le poisson. C'est ça qu'elle a dit et je suis venu ici pour la première grande construction populaire après le fin de la dernière grande guerre pour m'exprimer comme tu le

ici, personne ne devient contremaître.

ferais. Je ne suis pas devenu contremaître. Ici, on extrait des pierres, on les lave, on les entasse comme dans les temps préhistoriques dans le Neanderthal. Et je suis assis pendant ce temps-là, je distribue des places dans les baraquements, je commande du beurre, des couvertures et je remplis des bulletins de permission. On appelle ça chef de travaux. Ici, il n'y a rien à apprendre pour quelqu'un qui a appris la maçonnerie. Il y aura seulement quelque chose à apprendre quand je serai devenu superflu ici. Alors, arriveront les ingénieurs pour l'électrotechnique, pour l'^{exploitation}~~économie~~ des eaux : des spécialistes. Et je peux m'en aller. Où. Vers la prochaine tache déserte sur la carte nationale, sur laquelle il faut qu'on aille faire un ouvrage. Couvertures, beurre, bulletins de permission. Et je m'endors de nouveau seul et je me réveille de nouveau seul. Pourquoi je recommence ça, Rotter. Tu ne vas pas comprendre. Je vais te le dire : parce que je ne peux pas me retrouver devant ma femme dans l'entrée et dire : là-bas il était pas question de contremaître, continue à vendre ton poisson, continue à frotter tes mains pour enlever la puanteur quand tu rentres à la maison, je n'ai rien appris en plus. Je reste maçon, tu dois contribuer au gagne-pain, on en restera à notre petit mensonge de contremaître.

(il rit)

Ainsi nous aurons tous les deux, elle et moi, une raison pour notre travail.

ROTTER : (après une pause)

Ta femme n'est pas une raison pour que tu donnes des ^{permissions} à mes jeunes gars. Ils rompent le pas, la cadence de la production est rompue.

DEHLER : Tu n'as rien compris. Je veux pas qu'il leur arrive comme à moi. Ils doivent danser au chef-lieu jusqu'à tomber à la renverse même si ça se répercute sur le rendement en début de semaine. Ils doivent se promener sous la lune avec de belles filles blondes en robes légères. Ca me rend la tâche plus facile quand je suis assis à la table de mon bureau et avec, à trois cent kilomètres d'ici, Hilde en train de boire sa liqueur de cerise sur la table de la cuisine. Je veux que pour une entrée de trois marks vingt ils ^{aient} fassent de leur vie quelque chose de plus que moi de la mienne.

ROTTER : Je t'ai écouté parler, Dehler. Longtemps. Je t'ai écouté, maintenant tu vas m'écouter. Et tu vas écouter une chose avant toute autre : tu es destitué. C'est la décision du district. Quand tu sortiras par cette porte tu iras creuser des fossés à la pelle. Je prends ta place et Koslowski prend la mienne. Je t'en dis tout de suite la raison : tu n'es pas à ta place dans ce poste parce que tu as raison. J'^{étais destiné} ai été ici, j't'ai regardé et j'ai pensé : je les enverrais aussi en permission le dimanche, ~~pour~~ danser au chef-lieu. Ils doivent ^{avoir} faire de leur jeunesse quelque chose de mieux que ~~de laver~~ ^{le linge} des

pierres. Au moins en fin de semaine. J'ai continué à t'écouter lorsque tu as parlé de ta femme buvant sa liqueur de cerises et de ton schnaps avec lequel tu prêches l'eau. Là, j'ai eu la gorge sèche et je voulais boire quelque chose. De l'eau ou de la gnôle, ça m'était égal. J'aurais presque décroché l'écouteur et appelé la cantine : passez apporter quelque chose, le chef des travaux est à sec. Je ne l'ai pas fait. Pourquoi, Dehler.

(pause)

Peux-tu me le dire.

DEHLER : (il se lève, va à la fenêtre, regarde dehors)

Cherche-toi un autre team pour deviner. Je ne suis pas assez malin pour tes acrobaties.

ROTTER : (il crie)

Laisse tes sentences, Dehler. Ici il est question de plus que de théâtre ou de liqueur de cerises. Ici, il y a plus qu'un chef de travaux qui est à sec. Un peuple tout entier a soif, ne comprends-tu toujours pas ça. Un peuple tout entier s'est extirpé le dernier souffle de la poitrine dans un combat pour un avenir meilleur. Et il a été baisé. Maintenant il se trouve là devant un trou, il tire la langue. Mis en pièces les usines, les maisons, les champs. Maintenant il a besoin d'eau pour les gosiers, pour la fourniture de courant, pour les machines. Maintenant, il doit se relever et arracher au trou de l'histoire une montagne. Et toi. Tu envoies mes jeunes gars en permission et le lundi matin, ils s'endorment sur les pierres. Veux-tu une décoration pour ça.

DEHLER : Je pensais que tu aurais davantage compris, Rotter.

ROTTER : J'ai compris davantage. L'histoire de ta femme et de son poisson m'a fait monter les larmes aux yeux. Jusqu'ici.

(il montre ses tempes)

Mais pas plus. Raconte-la à quelqu'un d'autre.

(il saisit l'écouteur du téléphone)

Appelle Hitler. Parle-lui un peu de ta femme et de son tailleur bleu. Dis-lui qu'il doit ramener la pendule seize ans en arrière. Allez. Tu sais pas le numéro.

Entrée de la secrétaire

LA SECRETAIRE : Ils attendent toujours, collègue Rotter. Je voulais vous le rappeler.

ROTTER : (il crie)

J'appellerai quand il sera temps. Qu'ils attendent.

(il repose l'écouteur)

LA SECRETAIRE : Naturellement, collègue chef de travaux. Je vais le leur dire.

(elle sort)

DEHLER : (il rit)

Elle le sait déjà. Un miracle que tu me l'aies seulement dit. Tu savais déjà avant ce qui en sortirait après, quand nous parlions ensemble.

ROTTER : Je ne savais rien. Tu me l'as dit. Mais maintenant tu vas être étonné.

(il appelle)

Koslowski. Entre.

(il s'assoit derrière le bureau)

Entrée de Koslowski, Härtel, Hagen. Ces dernières avec des valises.

ROTTER : Mon remède contre les permissions, Dehler. Qu'en dis-tu. Des femmes. Asseyez-vous, mesdames. Comment était le voyage. Le collègue Koslowski vous a-t-il montré la construction.

KOSLOWSKI : Je n'ai pas encore eu le temps. Nous venons directement de la gare.

ROTTER : Tu rattraperas ça quand nous aurons fini. Quel est votre nom.

HAERTEL : Härtel, Inge.

ROTTER : D'où venez-vous. Qu'est-ce que vous avez fait comme travail auparavant.

HAERTEL : J'ai étudié à l'école de ballet pendant quatorze mois. Puis je me suis déchiré le tendon. Je voulais aller à l'école du spectacle. J'ai pas eu l'examen. Ils m'ont dit que je devais d'abord apprendre à connaître la vie ici, puis je devrai de nouveau me présenter. C'est comme ça que je suis venue.

ROTTER : Très bien. Vous devez savoir que nous n'avons pas eu de femmes ici jusqu'à maintenant. Maintenant vous venez et, qui plus est, vous êtes une contribution à l'organisation des loisirs. Vous pouvez réciter des poèmes par exemple si nous organisons un programme culturel pendant le week-end. Qu'est-ce que vous avez joué à l'école du spectacle.

HAERTEL : Shakespeare. Mesure pour mesure. Isabella.

ROTTER : Ne pourriez-vous pas nous en donner un échantillon.

HAERTEL : Ici. Maintenant. Ca, je ne peux pas.

ROTTER : Voyons courage. Ici, personne ne comprend rien à ça. Par exemple, je n'ai pas été au théâtre depuis 15 ans.

HAERTEL : Je ne le peux pas. Pour jouer j'ai besoin d'un environnement.

ROTTER : Mais un poème. Ca n'a pas besoin d'environnement.

HAERTEL : Je ne sais pas. (pause) J'essaie. (elle déclame)
"Prométhée" de Johann Wolfgang Goethe.
"Couvre ton ciel de nuée, Zeus, et, semblable au
petit garçon qui décapite les chardons, attaque-toi
aux montagnes et..."
Je ne peux pas aller plus loin. (elle pleure) Je l'ai
oublié.

ROTTER : Pas mauvais, autant que je puisse en juger.

DEHLER : Et le collègue Prométhée le peut.

ROTTER : (il fait semblant de ne pas entendre la phrase)
Vous dirigerez, après le travail, le théâtre d'ama-
teur dans le baraquement de la cantine. Maintenant
à vous. Votre nom. Pourquoi êtes-vous venue ici.

HAGEN : Helga Hagen. J'ai été licenciée. Puis je suis venue
ici quand j'ai lu qu'il y avait ici double ration de
beurre.

DEHLER : Bien d'autres choses ici sont doubles, jeune fille.

ROTTER : Collègue Dehler, voulez-vous maintenant vous en aller.
Nos affaires ont été examinées, je pense. Il est à
partir d'aujourd'hui sous ta direction, Koslowski.

DEHLER: : (il l'interrompt)
Il a raison, Koslowski. Je m'en vais, t'en fais pas,
Rotter. Mais plus loin que tu ne penses. Voici mon
contrat de travail.
(il le sort, il le jette sur la table)
Construis ton barrage tout seul et envoie-moi une
carte postale de la fête d'inauguration.
(il va vers la porte)
Pour que je sache que tu vis encore. Vis-tu encore,
Rotter.
(il sort, il claque la porte derrière lui)

ROTTER : (après une pause)

Nous en étions restés à votre licenciement, mademoiselle Hagen.

HAGEN : J'ai été déplacé avec ma mère après la guerre et j'ai trouvé un emploi chez un marchand de meubles comme employée de maison. Quatorze heures par jours. Puis quelqu'un du syndicat est venu et a demandé : conditions de travail, rémunération, etc. Je lui ai tout raconté. Soudain il a dit : c'est illégal. Je changerai ça. Deux semaines plus tard le marchand de meubles m'a licenciée.

ROTTER : Nous allons trouver une place qui vous convienne, mademoiselle Hagen. Collègue Koslowski vous montrera la construction à toutes deux. La plus grande partie, vous ne la verrez pas encore. N'oubliez pas de leur dire que le barrage doit avoir 640 mètres de haut. Et dis à la secrétaire dehors que je ne veux pas être dérangé dans l'heure qui vient.

KOSLOWSKI : (à Härtel et Hagen)

Venez.

(Härtel et Hagen sortent)

Alors nous avons deux poissons à l'hameçon.

(il rit)

Compliment, Rotter.

(il sort)

ROTTER : (il prend la bouteille sur la table, il va à la fe-

nêtre, il l'ouvre)

Pour qu'elles ne se saoulent pas.

(il vide la bouteille dehors)

^{NC}
~~Et~~ moi par la même occasion.

PAUSE

N'Y A-T-IL DONC PAS DE REMEDE

Parc. Un banc. Madame Rotter et Elisabeth. Des enfants jouent.

LES VIEUX ENFANTS : (ils chantent)

Traverse, traverse
 le pont doré
 il est en deux, il est en deux
 nous voulons le raccommoder.
 Avec quoi. Avec de l'herbe,
 avec une sorte, avec une sorte de pierre.
 Le premier vient, le deuxième vient,
 le troisième doit être capturé.

MADAME ROTTER : ~~Elle~~ est arrivé hier. Je t'ai tout de suite télé-
 léphoné au jardin d'enfants, mais ils m'ont dit que
 tu avais treminé plus tôt.

ELISABETH : Ca ne fait rien.

MADAME ROTTER : Dois-je te la lire ou veux-tu le faire toi-
 même.

ELISABETH : Comme ça te dis.

MADAME ROTTER : Elisabeth. C'est ton mari.

ELISABETH : C'est ton fils.

MADAME ROTTER : Es-tu entièrement de pierre, que tu ne puisses pas donner une joie à une vieille femme. Et serait-ce avec un mensonge.

ELISABETH : Lis.

MADAME ROTTER : Ne sommes-nous pas toutes les deux seules. Ne devons-nous pas nous serrer les coudes.

ELISABETH : Lis.

MADAME ROTTER : (elle sort la lettre)

Quelle époque.

(elle lit)

"Chère mère. J'arrive seulement aujourd'hui à écrire, parce que nous en avons fini hier seulement avec le montage des baraquements pour la construction de l'aciérie et du laminoir. Tu auras sûrement déjà reçu mes cartes de Pologne et de Berlin. Peut-être qu'elles t'ont donné une petite idée des belles expériences que j'ai eues là-bas. En Pologne, nous avons communiqué aux constructeurs du haut-fourneau beaucoup des renseignements que nous avons recueillis en construisant le barrage, à Berlin nous avons édifiés les bâtiments pour la grande Rencontre Mondiale de la Jeunesse sur laquelle tu as sûrement lu beaucoup de choses dans le journal. Il y a eu après une gigantesque fête où des jeunes garçons et des jeunes filles de tous les pays se sont rencontrés et ont parlé ensemble. J'ai souvent souhaité que tu puisses

voir cela. J'ai pensé particulièrement souvent que ça aurait été très beau si Lisa y avait aussi été, elle qui a toujours eu beaucoup d'intérêt pour les pays étrangers. Ainsi une goutte d'amertume est-elle aussi tombée dans la joie. Je voudrais que tu le dises à Lisa et, si elle veut, que tu lui lises aussi cette lettre. Elle ne me répond plus depuis longtemps déjà, comme tu sais."

ELISABETH : (elle appelle les enfants)

Michael, laisse les fleurs tranquilles. Je vous l'ai dit trois fois. Ou bien nous repartons.

MADAME ROTTER : (elle répète)

"Elle ne me répond plus depuis longtemps déjà, comme tu sais. Mais mes sentiments pour elle n'ont pas changé. Lisa, tu dois le croire, même si je ne peux pas te le dire quand je suis en face de toi et que je regarde ton cher visage. Quand nous avons dansé au bal de clôture de la Rencontre Mondiale de la Jeunesse et que j'étais assis sur le bord, et je voyais les robes de toutes les couleurs, j'ai pensé qu'il était pénible pour toi d'être avec un homme qui te laisse ainsi si seule, qui consacre toutes ses pensées à son travail. Lisa, tu dois me comprendre. Je suis allé ce soir-là seul dans notre ~~lieu~~ cantonnement au milieu de toute cette gaité et j'ai pensé que nous étions deux feuilles d'un arbre, que le vent a arraché et fait tourbillonner, chacun sur sa voie. Et pourtant nous sommes du même arbre."

ELISABETH : (elle pleure)

Il doit écrire des poèmes. Kitsch. Peut-être que quelqu'un les imprimera.

MADAME ROTTER : "Et pourtant nous sommes du même arbre. A présent j'ai en fait écrit la lettre à Lisa. Excuse-moi. Tu me comprendras. Je dois maintenant conclure parce que les chefs de secteur viennent pour une conférence. Je t'embrasse mille fois. Montre la lettre à Lisa. Ton Karl."

ELISABETH : (elle appelle les enfants)

Michael, je ne te le redirai pas. Ne touchez pas aux fleurs.

(elle se lève d'un bond, court vers les enfants, elle bat Michael)

Est-ce que je ne t'ai pas dit trois fois que tu ne devais pas toucher aux massifs.

MADAME ROTTER : Elisabeth. Contiens-toi.

ELISABETH : (à madame Rotter)

SI je le fais, à la fin j'aurais le même air que toi. Ton grandiose garçon n'efface pas les rides que ton mari a écrites sur ton visage.

MADAME ROTTER : (elle se lève, elle marche)

Que sais-tu donc. Des mots.

(elle sort)

MICHAEL : Je dirai à ma mère que vous m'avez battu. C'est interdit. Ma mère est au tribunal. Elle s'y connaît bien.

(aux autres)

Vous l'avez vu.

ELISABETH : Pour que tu t'en souviennes mieux.

(elle le bat encore une fois, il crie)

En rangs.

(les enfants se mettent en ordre)

En avant.

LES VIEUX ENFANTS : Traverse, traverse,
le pont doré
il est en deux, il est en deux
nous voulons le raccommoder...

ELISABETH : Silence.

(pause)

Deux feuilles d'un arbre.

(elle rit, tous sortent)

GREVE

Bâtiment à demi terminé avec l'échafaudage.

1.

Des ouvriers entourent Krüger et Bertin. Bertin boit des oeufs. A l'écart, couché sur le dos, Lackner avec une radio portative.

LES OUVRIERS : (en chœur)

Quarante-deux, quarante-trois, quarante-quatre.

1er OUVRIER : Abandonne, Bertin, tu n'arriveras jamais à cent. Ton pantalon éclatera avant. L'argent t'est assuré, Krüger. Quarante-cinq.

KRUEGER : Penses-tu que sans ça j'aurais accepté le pari. Dix semaines de ravitaillement catégorie B et pas de femme. Puis cinquante oeufs dans le sac plein et dans le ventre vide. La vache la plus forte ne tient pas le coup.

(les ouvriers rient)

2ème OUVRIER : Quarante-six. Quarante-sept. Je mise dix qu'il y arrivera. Lackner, tu suis. Qu'est-ce que tu mises contre.

LACKNER : (se redresse)

Laissez-moi tranquille et continuez à jouer à l'école des andouilles. Aujourd'hui cent oeufs et demain bouffer du trèfle, comme les vaches dans un pâturage.

(il se recouche sur le dos)

2ème TRAVAILLEUR : Tu ne seras jamais plus mal traité que nous, collègue super-rusé. (tous rient) Qui m'accompagne, on propose dix marks.

3ème TRAVAILLEUR : Quarante-huit. Je mise dix contre. Il n'y arrivera pas.

BERTIN : Donne-moi le seau.

1er TRAVAILLEUR : Maintenant il redégueule tout.
Je mise dix marks contre Bertin.

KRUEGER : Apportez-lui le seau, vite.
(le troisième travailleur pose le seau devant Bertin.
Bertin commence à casser les oeufs dans le seau)

2ème TRAVAILLEUR : Rationalisation. Bravo. Il les avale tous ensemble.

KRUEGER : C'était pas convenu.

BERTIN : (il continue à casser les oeufs dans le seau)
Cent oeufs, c'est le pari. Comment je les ingurgite, c'est mon affaire.

1er TRAVAILLEUR : Il a raison, Krüger. Même si ça va contre mon intérêt.

2ème TRAVAILLEUR : (il casse aussi des oeufs dans le seau à Bertin)

D'un seul trait. Ne pas s'arrêter ou bien tu vas devenir vert de dégoût.

3ème TRAVAILLEUR : Pas de conseils, ou il est disqualifié.

1er TRAVAILLEUR : Je reprends ma mise. Je mise vingt contre Krüger.

3ème TRAVAILLEUR : Ca te ressemble bien. Une fois par ici, une fois par là, à tour de rôle, c'est pas difficile.

1er TRAVAILLEUR : (il rit)

Onzième commandement : tu ne dois pas être plus bête que ton portefeuille.

BERTIN : (il tient le seau en l'air)

52 oeufs. Tu vois Krüger.

KRUEGER : Jusqu'à présent je te vois seulement ouvrir la gueule.

BERTIN : Fais attention de refermer la tienne.

(il porte le seau à sa bouche, il commence à boire)

1er TRAVAILLEUR : Lentement, Bertin. Bien déglutir. Tu as le temps.

3ème TRAVAILLEUR : J'ai des hauts le coeur rien qu'à regarder.

2ème TRAVAILLEUR : C'est l'influencer pour qu'il ait mal au
coeur. N'écoute pas, Bertin.

KRUEGER : Il n'y arrivera pas.

BERTIN : (il repose le seau, s'étrangle)
Mon ventre.

1er TRAVAILLEUR : Plus de la moitié. Maintenant pas de pause.
Il y a vingt marks en jeu pour moi.

2ème TRAVAILLEUR : Respirer profondément. Ne pas regarder dans
le seau.

KRUEGER : S'il le vomit, il a perdu.
(Bertin porte à nouveau le seau à sa bouche, il boit)

1er TRAVAILLEUR : Maintenant il va y arriver.
(pause. Bertin boit. Il s'arrête, il retourne le
seau : il est vide)

2ème TRAVAILLEUR : Gagné.
(il lève les bras de Bertin)
Vainqueur aux points : Bertin.

3ème TRAVAILLEUR : (au 1er travailleur)
Vingt marks à encaisser.

1er TRAVAILLEUR : Si maintenant il les rend, tu les paies.
(Bertin tombe sur le sol, il se tord)

KRUEGER : Qu'est-ce qui t'arrive, Bertin.

BERTIN : Mon ventre. Il éclate. Comme des pierres.

2ème TRAVAILLEUR : Il a l'intestin qui se déchire.

LACKNER : Tranquillisez-vous. Le ventre plein, il est facile de mourir.

1er TRAVAILLEUR : Il faut qu'il aille chez le médecin.

KRUEGER : (il s'agenouille)
Peux-tu te mettre debout.

BERTIN : Je vais essayer.
(il le fait, Krüger l'aide)

RADIO : Nous interrompons notre émission musicale pour une nouvelle importante : à Berlin, des groupes irresponsables de travailleurs du bâtiment ont cessé le travail et se sont rassemblés pour manifester contre le gouvernement. Leur appel à la grève générale a été suivi à des fins de provocation par différents chantiers de construction de la république. Les arrêts de travail constituent une tentative de troubler la reconstruction pacifique et de restaurer l'ordre ancien.

BERTIN : (il gémit)
J'éclate.

(il essaie de marcher, Krüger le soutient)

3ème TRAVAILLEUR : N'entendez-vous pas. Grève à Berlin.

KRUEGER : Il faut qu'il aille à l'hôpital.

3ème TRAVAILLEUR : (il crie)

Emmenez-le à l'hôpital ou n'importe où.

Lackner, mets la radio plus fort.

KRUEGER : (il crache)

Il est en train de crever et vous écoutez la radio.

Viens Bertin. (il le soutient, tous les deux sortent)

LACKNER : Vous allez finir par fermer vos gueules.

(il met la radio plus fort)

RADIO : Après que le relèvement des normes a été rapporté, des provocateurs ont essayé sur les chantiers de construction d'envenimer à nouveau la situation avec des exigences exagérées. Des éléments de l'ordre ancien vaincu ont joué à cette occasion un rôle de provocateur. La police et les forces de sûreté sont en train de reprendre le contrôle de la situation. Les syndicats, le gouvernement mettent en garde contre toute tentative de se joindre à l'action illégale. Nous retransmettrons dans quelques minutes une déclaration du président relative aux événements.
(Musique. Lackner ferme la radio)

LACKNER : Maintenant je vais enfin pour une fois pouvoir dormir ^{tout mon travail} ~~comme il faut~~.

Les monteurs entrent.

1er MONTEUR : Maintenant c'est parti. Marchez-vous dans le coup.

2ème MONTEUR : Presque tous les chantiers de construction s'arrêtent. Maintenant ça va barder pour les nouveaux messieurs.

3ème MONTEUR : (il donne un coup de pied dans le seau qui décrit un grand arc de cercle)

Ils vont devoir apprendre maintenant à voler comme ça. A Berlin, ils réclament déjà la destitution du gouvernement, des conseils ouvriers et l'amnistie.

(le 1er travailleur veut s'en aller)

1^{er} MONTEUR : ^{ou cul,} ~~Qu'vais-tu aller, bon sang mauvais.~~ Est-ce que t'as des conilles

2ème TRAVAILLEUR : Je marche dans le coup. Je connais le nouvel Etat : il est le nouveau texte d'une ancienne mélodie. A partir d'aujourd'hui, ça va changer. Maintenant, nous jouons les premiers rôles.

2ème MONTEUR : (en parlant du 1er travailleur)

Il veut pas chanter avec nous. Il se fait tout petit.

1er TRAVAILLEUR : Ce que vous projetez est contre la loi. Je ne me rendrai pas complice.

(il sort)

1er MONTEUR : (il rit) Collègues.

3ème TRAVAILLEUR : Il est né con. Maintenant il est après Krüger et Bertin pour encaisser sa part du pari.

2ème MONTEUR : Qu'est-ce ~~que c'est~~ : cessez le travail, joignez-vous à nos revendications. Rejoignez avec nous les électriciens.

LACKNER : Je n'ai encore entendu aucune autre exigence de votre part que celle que vous avez entendu de Berlin.

2ème MONTEUR : Qui est cet oiseau.

3ème TRAVAILLEUR : Lackner, il s'appelle, il se prend pour quelqu'un. Ne l'écoutez pas. Nous allons avec vous.
(au 2ème travailleur)
Ou bien.

2ème TRAVAILLEUR : Moi, t'as pas besoin de me demander. Je vais avec vous. Je dis : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. C'est pas en râclant les os qu'on fait pousser un nouvel Etat. Le mot d'ordre, c'est : Comme nous mangeons aujourd'hui nous travaillerons demain, pas le contraire. Ration supplémentaire pour nous, réduction pour l'administration, des couvertures supplémentaires dans les baraques, supprimer des voitures de fonction, etc.

2ème MONTEUR : (à Lackner)

Ces exigences suffisent à monsieur. Ou en veut-il plus.

LACKNER : Tu es devant mon soleil, monteur.

3ème MONTEUR : Laisse-le. Nous devons partir. Ils marchent dans le coup, c'est l'essentiel.

1er MONTEUR : Et celui-là continue à travailler. C'est pas une grève. Ou bien tous, ou bien personne.

3ème TRAVAILLEUR : Lackner, viens avec nous, bon sang. Veux-tu nous tirer dans le dos. C'est pas ton genre.

LACKNER : (fort)

Tu me connais. Toi. D'où. Tu ne redresses pas la tête de la bétonneuse, tu ne regardes pas à droite, pas à gauche en maçonnant les angles. Après le travail, tu écarquilles les yeux devant ta bière, après au dodo. Qui connaît qui ici.

(aux monteurs)

Grève. Qu'est-ce que vous avez à ouvrir ainsi vos gueules.

(il rit)

Amnistie, des conseils ouvriers, des couvertures pour les baraquements et pas d'auto pour l'empereur. Vous avez laissé courir pour une fois votre imagination. Qu'est-ce qu'il en est sorti. De la vieille neige. Elle va fondre aussi au printemps prochain.

Qu'est-ce qui restera, j'ai pas besoin de vous le dire : toujours la vieille arnaque argentée avec du sucre glace. Regardez-vous donc : des rosses paralysées attelées devant la carriole, vous l'avez traînée dans la merde, maintenant vous voulez la tirer à un plus haut niveau. Da capo. Avec ou sans ration supplémentaire, bien en bride. Votre grève m'intéresse comme de la saleté sous les ongles des doigts.

2ème MONTEUR : Qu'est-ce que tu proposes.

(il rit)

Suppression du travail. Installez-vous dans les cavernes. Pour que l'homme devienne l'homme préhistorique. Comme l'homme de Néanderthal s'est-il égaré jusqu'ici.

2ème TRAVAILLEUR : Il a été en tôle deux fois. Vol avant la guerre, vagabondage après. Ici, il est en probation. Ils ont bien l'oeil sur lui. Et s'ils ferment l'oeil une minute, il a filé à travers les mailles.

1er MONTEUR : Alors tu es bien un des nôtres, bon sang.

LACKNER : Ca va. Je sais : qui n'est pas pour nous est contre nous. Il a déjà maintenant les mêmes phrases dans le bec que ceux à qui il veut taper sur la gueule. Je ne suis qu'à moi, n'as-tu pas compris ça.

(il rit)

Les hommes libres à double portion. Destitution du gouvernement. Qu'est-ce que ça change. Moins que

rien. Le nouveau chapeau sur une vieille calvitie. Amnistie. Il faut pas m'en raconter. D'une petite tôle dans une grande. Liberté dans le salaire au rendement, jusqu'à ce que la mort vous sépare. Allez y ! T'es toujours devant mon soleil, monteur.

2ème MONTEUR : Finies les harangues au peuple. Flanquez-le dans les fondations de la cheminée et murez-le avec du ciment. Alors nous serons sûrs qu'il ne fixe effectivement des yeux que le soleil et qu'il ne brise pas la grève.
(tous sur Lackner, ils le traînent à reculons dans la cheminée et le flanquent dedans)

LACKNER : C'est comme ça qu'on fait des héros.
(ils commencent à l'emmurer avec du mortier et des briques)

Entrée de Rotter

ROTTER : (il crie)
 Qu'est-ce qui se passe ici. Est-ce que c'est la nouvelle manière de vous mettre en forme pour le travail. La pause est dépassée de dix minutes.

3ème MONTEUR : Le chef des travaux en personne. Veux ^{tu} prendre part à la grève. Tu tombes à pic. Prends une truelle et aide-nous à neutraliser les briseurs de grève.

LACKNER : Salut, Rotter. C'est comme ça qu'on se revoit.

ROTTER : Lackner, bon sang. Je ne savais pas que tu étais ici.

2ème MONTEUR : Oh, ces messieurs se connaissent.

LACKNER : Ca, on peut le dire.

(il rit)

Je savais pas que t'étais déjà arrivé si haut. Comment va Elisabeth. Est-ce qu'elle est déjà madame le Directeur.

1er MONTEUR : Est-ce qu'il va en sortir un goûter mondain ou grève. Apportez du mortier qu'on lui bourre la gueule.

ROTTER : Qu'est-ce que ça veut dire grève ici. Je ne l'ai pas cru quand votre collègue est venu me l'annoncer. Maintenant je vois de mes yeux : vous êtes devenus fous. Finie la fête populaire. Retirez Lackner de la cheminée, allez à votre travail ou dans dix minutes la police est ici.

2ème MONTEUR : Vous avez des collègues : le christ de poche occidental ici un ami de jeunesse du chef des travaux.

ROTTER : (à Lackner)

Je te ferai payer ça cher.

(aux travailleurs)

Comprenez-vous pas : la construction appartient à nous tous. Qui a besoin de l'acier qui va être fondu. Qui d'autre que nous a besoin des machines qui

seront faites en acier l'an prochain.

(parlant de Lackner)

Même lui a compris ça maintenant.

LACKNER : T'occupe pas de mes affaires, Rotter. Que je sois pas dans le même bateau qu'eux , c'est encore loin de vouloir dire que maintenant je vais en paquebot avec toi.

3ème TRAVAILLEUR : Le mortier va être bientôt sec. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant.

1er MONTEUR : Ce qu'on a convenu.

(parlant de Rotter)

Le moulin à sentence, on l'emmure aussi du même coup. Ensuite nous allons chez les électriciens.

ROTTER : Ca suffit. Peut-être réapprendrez-vous le travail devant des fusils.

(il veut s'en aller)

LACKNER : (il rit)

La grande grève. Déjà finie avant d'avoir vraiment commencé.

1er MONTEUR : Il a raison. Allons, après lui.

(tous sur Rotter, ils le traînent sur le sol. Lackner se libère de la cheminée. Combat Rotter contre travailleurs / monteurs)

2ème TRAVAILLEUR : Requins.

3ème TRAVAILLEUR : Truands

1er MONTEUR : A la cheminée.

(ils traînent Rotter dans la cheminée)

LACKNER : Rotter, je t'ai libéré ma petite place.

2ème MONTEUR : Lackner se fait tout petit.

3ème MONTEUR : Laissez-le filer. Il n'est pas important.

LACKNER : Entends-tu Rotter. Je suis pas important. C'est ma supériorité. Maintenant battez-vous pour la grande politique. J'ai mieux à faire. Vous ne me verrez plus jamais ici.

(il sort)

ROTTER : (pendant que les travailleurs et les monteurs l'em-
murent)

Lackner, reviens. Ca n'a pas de sens. Toujours parti
Personne peut ~~n~~ être!

3ème TRAVAILLEUR : Il ne t'entends plus. De lui, tu n'as rien à attendre.

2ème TRAVAILLEUR : Ton belvédère est terminé. Ici, tu as une assez bonne vue d'ensemble sur les événements historiques.

(tous rient)

ROTTER : (il essaie de se libérer)

Laissez-moi sortir d'ici. Est-ce que je dois crever.

1er MONTEUR : Sois fier, dans ce cas tu vas mourir dans une construction qui appartient à tous et tu te trouves dans les fondations de ton propre ouvrage.

(rires)

2ème MONTEUR : Maintenant allons chez les électriciens.

3ème TRAVAILLEUR : (à Rotter)

Et tu peux prier le gouvernement que cette grève ne dure pas trop longtemps, pour que tu puisses ressortir.

(tous sortent)

ROTTER : (il leur crie après)

Laissez-moi sortir d'ici. C'est sur votre propre tête que vous tapez.

2

Rotter dans la cheminée. Il dort. Entrée des Vieux Enfants. Ils ramassent les outils, grimpent sur la construction et commencent à travailler.

LES VIEUX ENFANTS : Dort-il. Il dort. (ils chantent)

Un homme est démolé. Un ouvrage est bâti.

Les os résonnent bruyamment dans le sac de peau.
 Laissez tomber bras, tête et jambe.
 Lavez l'homme. Lavez la pierre.

Pendant qu'ils travaillent, ils répètent ce vers jusqu'à ce que la construction soit terminée. Puis ils redémolissent ce qu'ils ont édifié et s'en vont en riant.

Les esprits de Kutz, Tetzner et Grabow entrent en défilant nus.

KUTZ : (il fait le salut)

Chef de groupe Rotter, j'^{infame}~~annonce~~ : les soldats Kutz, Tetzner et Grabow arrivés à destination. Nous vous cherchons depuis huit ans. Incidents particuliers : nous sommes morts. Pas de contact avec l'ennemi. Nous attendons nouvel ordre de marche.

ROTTER : (dans son sommeil)

Où sortir.

A droite et tout droit.

TETZNER : As-tu compris, Grabow.

GRABOW : Il a dit tout droit.

KUTZ : (parlant de Rotter)

Autres instructions en cas de contact avec l'ennemi.

ROTTER : (dans son sommeil)

C'est sur leur propre tête qu'ils tapent.

KUTZ : A vos ordres, chef de groupe. Sa propre tête.
(à Grabow et Tetzner)
Garde à vous. Demi-tour droite. Tapez sur votre propre tête. En avant marche.
(Ils se mettent en marche)

3

Rotter dans la cheminée. Nuit.

ROTTER : Qui est intervenu en faveur de la double ration de beurre. Qui a obtenu des camions. Qui a décroché le cinéma pour le week-end. Et des armoires individuelles. Et des bottes. Et et et. Qui s'est attelé la nuit aux formulaires de missions, alors que vous dormiez déjà depuis longtemps.

Entrée de deux piquets de grève.

1er PIQUET DE GREVE : Il est tard.

2ème PIQUET DE GREVE : Trop tard, comme toujours dans ce pays.

1er PIQUET DE GREVE : Je veux dire, quelle heure.

2ème PIQUET DE GREVE : Trop d'horloges indiquent trop d'heures différentes. Les horloges précoces sonnent minuit cinq, les horloges tardives scandent un nouveau jour.

1er PIQUET DE GREVE : Je t'ai demandé combien de temps nous allons rester postés là pour la grève.

2ème PIQUET DE GREVE : Jusqu'à ce que la grève prenne son poste ^{de garde}
à notre place. Ni plus ni moins longtemps.

1er PIQUET DE GREVE : Plus longues tes réponses, plus court
ton bon sens.

2ème PIQUET DE GREVE : Plus précoces tes questions, plus court
ce pays.
(tous deux sortent)

ROTTER : Qui donc prend toujours. Moi, toujours moi.

4

Matin suivant.

Le 1er travailleur libère Rotter, en cassant les briques de la
cheminée.

1er TRAVAILLEUR : Alors les blindés sont venus. Vous auriez
du voir comme ils ont couru. Des hauts-parleurs par-
tout. On pouvait entendre ça jusqu'en ville : à Ber-
lin la grève matée, les mineurs arrêtés. Comment al-
lez-vous maintenant, monsieur Rotter.

ROTTER : (il sort en rampant de la cheminée)

Je vis encore.

(il essaie de marcher, tombe ^{à l'envers}, le 1er travailleur
l'aide à se relever)

J'apprendrai de nouveau à marcher.

Entrée de deux policiers, le fusil à la main, qui emmènent le 2ème et le 3ème travailleur et les trois monteurs.

1er MONTEUR : Le chef des travaux et son valet à leur séance de sport matinal. Rotter, tu avais raison. Tout appartient à tous et nous appartenons à la police.

ROTTER : (aux policiers)

Où voulez-vous aller avec mes hommes.

1er POLICIER : Là où est la place des briseurs de lois.

ROTTER : Ils appartiennent au travail. Les délais étaient déjà dépassés, même sans la grève, de quatre jours.

2ème POLICIER : Ecartez-vous, monsieur je-sais-tout, ou vous venez avec nous. On n'est plus à un de plus ou un de moins près.

1er MONTEUR : (il rit)

Un ordre est un ordre, Rotter. Tu devrais pourtant le savoir.

ROTTER : (aux policiers)

A quoi serviront-ils s'ils collent des sacs de papier en cabane.

1er POLICIER : Faut-il que je me casse la tête pour toi.
Entrée de Bertin et de Krüger.

KRUEGER : C'était pas possible plus tôt, excusez. Il lui ont fait un lavage d'estomac, puis il a fallu qu'il reste couché. Je ne voulais pas le laisser seul. Que devient la grève.

(il voit les policiers)

2ème TRAVAILLEUR : Fête populaire, comme tu vois.

3ème TRAVAILLEUR : L'argent du pari, tu pourras venir le chercher chez moi en tôle.

1er POLICIER : En avant.

(des policiers les poussent en avant avec les fusils. Ils se mettent en mouvement)

2ème TRAVAILLEUR : (il les rappelle)

Krüger, Bertin, voilà comment ça se passe souvent. Vous avez raté une révolution allemande.

(tous rient, ils sortent)

1er TRAVAILLEUR : (s'adressant à Krüger et Bertin)

Vous avez eu de la chance, pas plus. Sans ça, vous seriez maintenant avec ceux-là.

ROTTER : (il crie)

Fermez vos gueules. A vos pelles.

ENTRE LA MONTAGNE ET LA PROFONDE VALLEE

Chambre vide, un lampadaire. Rotter. Elisabeth en habits de deuil.

ROTTER : Je n'ai pas pu partir plus tôt.

ELISABETH : C'était ta mère, pas la mienne.

ROTTER : Elisabeth.

ELISABETH : Faut que j'aille au travail.

ROTTER : Ils m'ont attribué un logement dans le village à côté duquel le complexe pétrolier se trouvera. Nous pouvons habiter ensemble.

(pause)

As-tu entendu.

ELISABETH : J'ai 48 ans.

Entrée du prêtre.

LE PRETRE : Excusez-moi de vous déranger, madame Rotter.

(à Rotter)

Vous êtes le fils. Incontestablement. Mes sincères condoléances. Votre mère était... Excusez. Elle s'est très attachée à l'église pendant ces dernières années. Elle nous a légué tout ce qu'elle possédait. Je suis tout à fait bouleversé de vous voir maintenant ici.

ELISABETH : Il vient chercher la lampe. C'est convenu.

ROTTER : La voilà.

LE PRETRE : Ca m'est pénible. Cette situation. Nous avons pris très soin de votre mère. Elle était l'âme de la communauté.

(il prend la lampe)

Votre femme nous a dit que vous aviez été empêché de venir à temps pour l'enterrement. Je regrette.

ROTTER : Les trains.

LE PRETRE : Elle a beaucoup parlé de vous les derniers jours. Elle était fière de son fils. Vous devez le savoir. Il ne tient pas en place, elle a dit, toujours un nouveau commencement, libre comme un oiseau dans le ciel. C'est ça qu'elle a dit.

(pause)

Maintenant il faut que je m'en aille. Au revoir.

ROTTER : Merci de vous être donné de la peine.

LE PRETRE : L'amour du prochain n'est pas pénible, monsieur Rotter.

(il sort)

ROTTER : Lisa, viens avec moi. Le logement a trois pièces.

ELISABETH : Repars, Karl.

ROTTER : Je n'ai vraiment pas pu venir plus tôt. Tu ne me crois pas.

(pause)

ELISABETH : Croire. (elle rit) La seule chose que je crois encore, ce sont les histoires qui ne sont pas les miennes. Ça a été ma vie pendant trente ans : le jour les enfants, la nuit un livre après l'autre. C'est comme ça que j'ai parcouru le monde. (elle rit) Une vie en papier.

(pause)

Une fois, j'ai même lu quelque chose sur toi : dans un pays, je ne sais plus dans lequel, ils ont bâti une ville dans la vallée. Le roi était assis sur son siège au sommet et il était la surveillance. Les hommes sentaient son regard et ne faisaient aucune pause. Au bout de cinquante mois, quand le roi sentit qu'il allait mourir, il appela les ministres et leur dit : attachez-moi à ce siège quand je serai mort, pour qu'on ne s'aperçoive pas dans la vallée que la surveillance fait défaut. Le roi mourut, les hommes ne le remarquèrent pas, ils le voyaient trôner tout en haut. La ville fut terminée sous le cadavre. Personne n'a emménagé dans les maisons. Et quand l'homme sur le siège ^{est} tombé en poussière, la ville dans la vallée est tombée en poussière. (elle rit) C'était il y a deux mille ans, Karl.

ROTTER : Qu'est-ce qui te prend. Comment tu parles. Est-ce que les lettres t'ont rendue malade ^{de} dans la tête.

ELISABETH : (elle va vers la porte)
Repars. Et n'écris pas.

ROTTER : Je ne comprends pas ça, Lisa. J'ai besoin de toi.
(pause)
C'est ton dernier mot.

ELISABETH : En connais-tu un meilleur.
(pause)

ROTTER : Pourquoi as-tu fait passer ton enfant autrefois.
Dis-moi seulement cela encore.

ELISABETH : Ne peux-tu une fois dans la vie t'arrêter de parler.

ROTTER : (il crie)
Je vais te le dire. Parce que tu ne savais pas s'il
était de moi ou de Lackner.
(Elisabeth sort)
Reviens. Tu n'as même pas pleuré.
(il pleure)
Où est le motif.
(il crie)
Où est le motif.

LA REMISE DE DECORATION

Tribune. Soleil. Microphone. Becker, Rotter, la Commission Économique. Musique militaire dans le haut-parleur. Silence.

BECKER : A partir d'aujourd'hui le pétrole coule de notre complexe pétrolier.

(applaudissements)

A cette occasion, les constructeurs se sont rassemblés,

(il fait un geste vers le bas)

la Commission Economique,

(il fait un geste vers la tribune)

et moi, leur chef, pour honorer l'un des meilleurs : le collègue Rotter, ici présent. Remplissez-lui son verre et donnez lecture des motifs de cette décoration.

(le 1er membre de la Commission Economique lui remplit son verre)

ROTTER : Je lève ce verre à notre nouvel ouvrage.

2ème MEMBRE : Il y a vingt ans, quand le pays a été libéré de son gouvernement de guerre et qu'il était réduit à un tas de décombres, l'ancien instructeur Rotter s'est proposé pour la reconstruction du Nouvel Etat.
(applaudissements)

BECKER : Je tire de ton dossier ^{de caduc} que tu as mené un groupe de jeunes gens au combat pour la capitale qui ne vou-

laient pas admettre que la guerre était perdue et qui ont finalement payé de leur vie cette erreur historique. Tu as abandonné le groupe avant qu'il n'en vienne là. Je lis ici : tu as ainsi prouvé que tu avais compris les signes de l'histoire. Remplissez le verre du ^{collègue} ~~compagne~~ Rotter et continuez la lecture des motifs.

(1er membre de la Commission Economique le fait)

ROTTER : Je lève mon verre à ceux qui, à cette époque-là, m'ont donné l'occasion de réparer mes fautes et de mettre toute ma force au service d'une cause juste.
(il boit)

3ème MEMBRE : Deux ans après la guerre, le pays a besoin d'eau et d'électricité, le collègue Rotter est allé dans le sud pour la construction d'un barrage.
(applaudissements)

BECKER : Je tire de ton dossier de cadre que tu as repris le poste de quelqu'un qui, plus tard, a trahi notre pays et que tu l'as démasqué devant tes collègues et que tu as été à cause de cela violemment frappé par certains d'entre eux mais que tu n'as pas donné leur nom devant la commission que nous avons chargée de l'instruction. Tu les as dénoncé plus tard quand ils ont jeté du sable dans les moteurs de l'excavatrice. Remplissez le verre du collègue Rotter et continuez la lecture des motifs.
(le 1er membre de la Commission Economique le fait)

ROTTER : Je lève mon verre à ceux qui ont empêché que notre construction ne soit troublée par ses ennemis.
(il boit)

4ème MEMBRE : En juin, l'eau coulait dans le barrage. Le pays avait maintenant besoin d'acier laminé et le collègue Rotter est allé dans le nord pour la construction d'un nouveau haut-fourneau.
(applaudissements)

BECKER : Je tire ici de ton dossier de cadre que, chef des travaux, tu as été blessé quand, lors d'une grève en été, tous étaient descendus de l'échafaudage et te lançaient des pierres alors que tu voulais continuer le travail. Tu as scellé des pierres dans les fondations et après la grève tu as relevé le chef de chantier qui t'avait traité de néant gonflé par l'Etat. Remplissez le verre du collègue Rotter et continuez la lecture des motifs.
(le 1er membre de la Commission Economique le fait)

ROTTER : Je bois au néant que j'ai fait de lui.
(il boit)

4ème MEMBRE : Huit ans plus tard l'acier sortait en fusion mais le pays avait besoin de pétrole et de nouveau le collègue Rotter est allé au baraquement dans la forêt et s'est proposé pour la construction du premier complexe pétrolier.

BECKER : Je tire de ton dossier de cadre qu'à l'occasion de cette construction, tu as rencontré le collègue Kloppenburg que tu connaissais également, comme moi, du camp d'instruction, il y a trente ans. Comme tu sais, il va maintenant recevoir de tes mains le complexe et le prendre en charge. Tu l'as construit, il le dirigera. Tu lui as, je lis ici, tapé sur la figure et dit : vous avez étudié quand nous on gelait. Maintenant vous vous asseyez au chaud.

(il rit et tape sur l'épaule de Rotter)

Tu es resté le même que tu as toujours été. Remplissez le verre du collègue Rotter et finissez la lecture des motifs.

(le 1er membre de la Commission Economique le fait)

ROTTER : Au prochain ouvrage que je vais construire.

(il boit)

5ème MEMBRE : Il était où on avait besoin de lui. Maintenant le courant, le pétrole et l'acier sortent. C'est pourquoi il reçoit aujourd'hui le titre de héros du travail.

(applaudissements)

BECKER : Rotter, je te félicite.

(il accroche la médaille à Rotter)

ROTTER : (il remplit son verre)

Au prochain ouvrage que je vais construire.

(il boit)

BECKER : Maintenant, Rotter, on ne construit plus. Nous devons travailler dans les usines que tu as édifiées. Cesse de boire.

ROTTER : (il remplit son verre)

A la prochaine forêt qui sera défrichée. Becker, une nouvelle autoroute doit être faite, une usine pour l'énergie solaire.

(il boit)

BECKER : Reste calme. Nous trouverons un travail pour toi. Dans ton métier peut-être. Qu'as-tu appris.

(il regarde dans le dossier)

Boucher. Apprentissage pas achevé, impossible alors. Peut-être vas-tu écrire un livre sur ta vie. Tu ne dois pas te soucier des questions de finance. Tu as notre soutien. Les jeunes gens doivent savoir combien tes 55 ans ont été durs.

ROTTER : (il remplit son verre)

Au prochain baraquement dans lequel je dormirai.

(il boit)

BECKER : La cérémonie de remise de décoration est terminée. Je prie le collègue Kloppenburg de monter à la tribune pour prendre en charge l'usine.

Entrée de Kloppenburg, Rotter le ~~repousse sur le côté~~, ^{'écarte en le poussant} il lui arrache le micro.

ROTTER : (il crie)

Vous ne me mettez pas sur la touche. Nous continuerons à construire.

BECKER : (au 1er membre de la Commission Economique)

Il est saouïl. Débranche le micro.

(le 1er membre de la Commission le fait)

ROTTER : Il y a trente ans vous avez crié OUI quand on disait : voulez-vous la guerre totale. Voulez-vous maintenant la paix totale.

KLOPPENBURG : Rotter, calme-toi. Y a personne qui t'entend.

ROTTER : (il crie)

Tous m'entendent. Tu n'as pas à me donner de conseils, pas toi. J'ai usé ma vie pour des types de ton espèce. Je continuerai. Une autoroute dans le sud, une centrale atomique à l'est, une maison gigantesque pour tous les travailleurs au milieu et tout recommence de nouveau depuis le début sur la lune.

BECKER : Il est devenu fou. Eloigne-le de la tribune.

(des membres de la Commission Economique s'emparent de lui, il le traînent dehors)

ROTTER : (il crie)

Arrêtez-les, tous.

(il les repousse)

Mon coeur.

(il s'effondre. Il se lève)

Moi. Nous.
(il sort)

BECKER : (il branche le micro)

Nous vous prions de nous excuser. Le collègue Rotter est grisé par sa décoration. D'ailleurs : chaque époque a besoin de ses héros, et Rotter a été un héros dans la nôtre, ça ne doit pas être contesté, malgré cet incident.

(applaudissements. Becker fait un signe. Musique militaire)

REVE DE MORT

1.

Contrée incertaine. Les Vieux Enfants. Ils sont accroupis par terre, ils fredonnent, ils gémissent, ils hurlent, ils crient, ils appellent : Rotter, Karl, Karl Rotter etc.

Rotter entre. Il chancelle, il tombe, il se lève, il retombe.

ROTTER : Esprits. Apparitions. Commission. Instruction. Je ne sais pas ce que je dis. Je ne sais pas qui je vois. Qui êtes-vous collègues.

LES VIEUX ENFANTS : Qui nous sommes, ça n'est pas important. L'important c'est que nous te parlions, mon vieux, quand personne ne te parle plus. Qui dit quoi, ça n'est pas important. L'important c'est que quelqu'un dise quelque chose, mon vieux.

ROTTER : Mais il se peut aussi que je demande où je me trouve en réalité. Dans quel paysage ou dans quel crâne, dans quelle situation sociale ou quel rêve. Mais il se peut aussi que je ne parle plus comme je parle mais comme un autre. Il faut qu'on m'apporte une gorgée de gnôle extra pour que je sache d'où le vent souffle.

(il boit)

LES VIEUX ENFANTS : Où tu es, ça n'est pas important. L'important c'est que tu sois en fin de compte encore ; là, mon vieux.

ROTTER : (il crie, il se tourne)

J'ai aperçu un couteau sur le cou. Qui est sur mes traces. Garçons et bonnes femmes.

(il rit longtemps, il se tord)

Ils veulent apprendre quelque chose, Rotter, ils veulent apprendre quelque chose de toi. Donne-leur quelque chose pour le cours de leur existence. Raconte-leur ton histoire pour qu'ils oublient la leur pour quelques heures au moins. Alors, situation, collègue Rotter : zone inconnue entourée de visages grotesques à gueule ouverte. Tâche : tourne ton intérieur vers l'extérieur jusqu'à ce que ces messieurs en aient par-dessus la tête de t'entendre et t'ouvrent le chemin qui mène à la réalité. Qui veut s'en aller dès maintenant, doit s'en aller. Mais comme je vous connais, personne ne va s'en aller si on le lui demande. Alors je vous en supplie. Restez ici, regardez mon drame. Vous ne vous en allez toujours pas. Vous avez encore les yeux fixés par ici.

(il crie)

Espèces de cons, espèces de buveurs de sang. Regardez-vous donc vous-mêmes.

(les Vieux Enfants rient)

LES VIEUX ENFANTS : Un monologue, Rotter, dis-nous un monologue sur ta vie. L'occasion n'a jamais été aussi favorable, mon vieux. Renverse ta tête sur ta nuque et écarquille les yeux devant les étoiles. Médite. Mets tes nerfs émoussés à vif. Dis un monologue.

ROTTER : Un être humain aime entendre que d'autres s'esquintent les cordes vocales pour savoir l'opinion qu'il a de lui-même. Là, je pourrais me rouler par terre de joie pour un texte pareil qui dit : je suis interrogé. Qui interroge donc encore, qui interroge. Ca ne me regarde pas qui a crié après moi. Nous sommes bien des joueurs ~~ambiguës~~ ^{tirés par les ficelles}. Crie encore une fois, j'aime entendre ça.

LES VIEUX ENFANTS : Renverse ta tête sur ta nuque et écarquille les yeux devant les étoiles. Dis un monologue.

ROTTER : Ce cri me traverse de part en part.

(il prend la pose)

Les années sautent sur les années et se reproduisent comme des lapins. Ma vie est un sombre sac dans lequel je suis accroupi et tremble comme à la cave, où habitent les rats. Voyez : je me mets sur la tête.

(il le fait)

Qui suis-je. Suis-je quelqu'un ou alors quelque chose rêve-t-il de moi. Suis-je le rat qui saute dans le trou d'égout et chante : mon nom est Rotter. J'ai rêvé que je suis un être humain. Je ne peux pas sortir de mon rôle, jeunes gens, remettez vos cartes d'entreprise, vous êtes renvoyé dans la fosse commune sociale. Je ne peux rien dire si quelqu'un m'interroge. Ne m'interrogez plus.

LES VIEUX ENFANTS : Où est ton monologue, grande gueule. Nous écoutons.

ROTTER : Aaaaa.

2.

Rotter sur le sol. Le 1er et le 2ème philosophe entrent.

1er PHILOSOPHE : L'existence

est une chose à conséquence.

Vivre veut dire, disons-le en bref :

La chute de la matrice à la tombe.

Je me souviens de jours passés -

alors tout ça n'était pas un problème.

Il faut que je le sache :

Je voyais des héros jetés à bas du cheval.

ROTTER : C'est facile, si facile.

Comme tout s'écarte de moi.

Je vole, maman. Bonjour, Jésus-Christ.

Qu'est-ce qu'une femme, Lackner. Qu'est-ce.

1er PHILOSOPHE : C'est la contrée, dont je parlais dans mon dernier cours, estimé professeur. Ici les lois de la nature et de la société se disent "bonne nuit".
Passé ô passé.

2ème PHILOSOPHE : Serment d'airain ô serment d'airain. Ma perception subjective ne fonctionne pas bien en ce moment, cher collègue, parce que mes yeux sont tombés de ma tête en chemin sur autant de réalité objective qu'il en existe. Peut-être pouvez-vous me tirer d'af-

faire avec vos outils de la théorie de la connaissance, cher collègue.

1er PHILOSOPHE : (il enlève ses yeux de sa tête, il les donne au 2ème philosophe, marche à tâtons vers Rotter) Ceci est l'individu annoncé par moi, monsieur le professeur. Jetez s'il vous plaît un oeil sur sa conscience sociale.

④ 2ème PHILOSOPHE : ~~Conséquence~~ ^{suivante} La réalité est reflétée subjectivement par moi : boucherie. Individu manifestement en train de décéder, d'être emporté par la mort, de s'épuiser, etc. De qui s'agit-il.

1er PHILOSOPHE : Son nom est Rotter. Je l'ai évoqué dans mon cours relatif au type du nouvel être humain.

2ème PHILOSOPHE : (pensif)
Rotter. Rotter. Epoque historique ? Matérialiste objectif ? Idéaliste subjectif ? Subjectiviste objectif ? Objet subjectif ? Plus-que-parfait, prédicat, appartenance de classe ?

1er PHILOSOPHE : Permettez-vous que je vous demande un instant mes yeux pour me permettre un regard sur la conscience sociale en question.

(n° 2 met au n° 1 les yeux dans la tête. N° 1 perce un trou avec le doigt dans la calotte crânienne de Rotter, il remet au n° 2 les yeux dans la tête. N° 2 se penche au-dessus de Rotter et regarde fixement

dans son crâne)

2ème PHILOSOPHE : Idéologie spontanément éruptive. Conscience sociale sous-développée. Individualité étroite, greffée, appartenance de classe refoulée.

Thèse : un néant qui ne sait que penser de lui-même.

1er PHILOSOPHE : Antithèse : un héros quand on a besoin de lui. L'Homme Nouveau. Toujours prêt à entrer en action, sans individualité inhibitrice au sens bourgeois.

2ème PHILOSOPHE : Ne m'embêtez pas avec votre Homme Nouveau. Voici la matière dont on fait les outils. Une feuille vierge sur laquelle un curriculum vitae est inscrit par la classe dirigeante du moment. Une telle chose conduit des gens à construire des villes, une telle chose conduit des gens à raser des villes, pourvu qu'il y ait un ordre. Un instrument, un fonctionnel, pas un individuel. Celui-là demande un idéal parce qu'il ne se suffit pas à lui-même. Dans quelle époque historique nous trouvons-nous en réalité.

DES VOIX : (elles chantent)

En avant, en avant tonitruent les fanfares,

En avant, en avant la jeunesse ne connaît pas de danger.

Patrie tu te dresseras lumineuse,

Même si nous devons sombrer.

1er PHILOSOPHE : Réalité en marche. Thèse : situation de bou-

leversement en tout temps.

2ème PHILOSOPHE : Proposition, cher collègue : la fuite. Nous sommes, comme toujours, dans l'histoire allemande la minorité.

1er PHILOSOPHE : Puis-je vous demander mes yeux, cher collègue.

2ème PHILOSOPHE : Empruntez vos yeux à votre Homme Nouveau.
(il s'enfuit)

1er PHILOSOPHE : (à sa poursuite)

Dans ce beau pays vert
notre science est connue
pour être l'enfant préféré de tous les poètes :
comique à hurler, mais aveugle.
(il sort)

3

Rotter s'entraîne sur scène au pas de l'oie sur de la musique militaire. Deux clowns entrent. Ils l'observent. Il les remarque, il redouble d'efforts, il lance en l'air, tous droits, les bras et les jambes. Le premier clown fait un signe en direction du cintre : la musique militaire s'interrompt, on joue une valse. Rotter continue à s'entraîner. Le premier clown s'avance vers lui et l'invite à danser en faisant la révérence. Rotter continue à marcher au pas. Le deuxième clown le gifle, Rotter continue à marcher au pas. Le premier clown fait un signe : de la musique funèbre démarre. Les deux clowns tombent

à bras raccourcis sur Rotter. Ils lui arrachent les bras. Le deuxième clown quitte la scène en courant et revient avec des bras en bûches. Ils lui mettent les bras en bois. Il se lève d'un bond et continue de marcher au pas. Ils tombent de nouveau sur lui à bras raccourcis. Ils lui arrachent les jambes. Le premier clown quitte la scène en courant et revient avec des jambes de bois. Ils lui mettent les jambes de bois. Il se lève d'un bond, il essaie de marcher au pas mais il s'écroule. Il tire la langue aux clowns. Ils lui arrachent la tête, quittent la scène en courant et reviennent avec une tête en bois. Le premier clown fait un signe vers le haut. Des cordes sont descendues. Les clowns y attachent les membres de bois de la poupée. Depuis le cintre, on met la poupée Rotter sur pied, puis en marche. Nouveau signe des clowns. La valse redémarre, la poupée danse, les clowns dansent autour de lui en applaudissant.

MORT

1

Tunnel. Rotter et Lackner.

ROTTER : Donne-moi les gouttes.

LACKNER : Qu'est-ce que c'est. Le coeur.

ROTTER : (il crie)
Donne-moi les gouttes.

LACKNER : Effectivement, le coeur. Je n'ai jamais pensé que tu avais aussi un truc comme ça.

ROTTER : (il rit)
Qui dit cela, Lackner, que je ne pleure pas. Et c'est justement toi. Ma vie tout entière est à mettre sur ton compte. Toujours, quand mon coeur a commencé à battre, tu l'as écrasé à deux mains. Tu as été à mes trousses où que je sois allé. Et maintenant tu parles de mon coeur. Donne-moi les gouttes.

LACKNER : (il rit)
J'étais à tes trousses. J'ai pensé une seule fois à toi dans ma vie. En tête. Alors j'ai eu envie de dégueuler. A partir de ce jour-là, j'ai laissé tomber.

ROTTER : Tu mens. Tu m'as poursuivi, comme un limier sa victime. Maintenant tu m'as comme tu as toujours voulu

m'avoir. Maintenant tu veux me voir crever.

LACKNER : Voici tes gouttes.

(il les lui lance)

Continue à vivre jusqu'à ce que tu deviennes vert.

ROTTER : (^{ramasse}il brandit une pierre)

Mais sans toi.

(il frappe avec Lackner sur la tête, Lackner s'écroule.)

LACKNER : Ça ne te sert même pas. Trois ans de ma vie valent mieux que tes cinquante années passées à mourir.

(il meurt)

ROTTER : (il s'agenouille sur Lackner, il pose sa tête sur la poitrine de Lackner)

Un, deux, un, deux. Maintenant plus lentement.

Un, deux, un. Maintenant il est parti.

(il ramasse les gouttes, il les jette)

J'en ai plus besoin.

2.

Rotter et Lackner. Rotter râle étendu sur le sol. A la sortie du tunnel les Vieux Enfants. Ils jouent à colin-maillard. Derrière, les esprits de Kutz, de Tetzner et de Grabow.

ROTTER : Donne-moi les gouttes.

LACKNER : Qu'est-ce que c'est. Le coeur.

ROTTER : Ils l'ont arrêté, Lackner, qu'ont-ils fait de nous.
Deux vieux hommes.

LACKNER : (il soulève la tête de Rotter, il lui fait prendre
les gouttes)
Ne bouge pas.

ROTTER : Ne t'en va pas. Qui ai-je à part toi. Et tu es toujours parti.

LACKNER : Nous avons la fièvre. C'était notre époque. Maintenant vient le papier. Ca ne compte plus.
Les Vieux Enfants commencent à rire. Ils se précipitent en criant sur Rotter et Lackner, ils séparent de force Lackner de Rotter, ils le chassent de la scène.

GRABOW : Rotter, lève-toi.

KUTZ : Nous t'avons cherché. Vingt ans.

TETZNER : Tu dois nous conduire.

ROTTER : (il se lève)
Grabow, Tetzner, Kutz. D'où venez-vous.

LES VIEUX ENFANTS : Tu dois les conduire, Rotter. Là-bas.

ROTTER : (il commence à avancer)

Venez. Nous repartons à zéro. Là. (il commence à courir) Allez. Nous ^{repartons à zéro} ~~commençons à neuf~~. Rasez tout. Il faut que vienne un commencement. (il crie) De front. (les Vieux Enfants, Kutz, Grabow, Tetzner le suivent en criant)

ROTTER : De bas en haut et d'en haut en arrière.

(tous traversent le tunnel qui mène dans le vide)